A. PETITJEAN

LA GUERRE autour de Fraize

en Août

et Septembre 1914

EPINAL
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, 14, RUE DES FORTS
1929

LA GUERRE AUTOUR DE FRA1ZE

en Août et Septembre 1914

IMPRIMATUR
Saint-Dié, le 12 juin 1929
Maire, Vicaire général

Statue de la Reconnaissance, érigée à Fraize en 1927

A. PETITJEAN

LA GUERRE AUTOUR DE FRAIZE

en Août

et Septembre 1914

ÉPINAL
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE. 14, RUE DES FORTS
1929

À LA MÉMOIRE

de ceux qui sont tombés pour la défense de Fraize

– AOUT - SEPTEMBRE 1914 –

Officiers, Sous-officiers, Caporaux et Soldats

des

23 e, 52 e, 75 e, 133 e, 140 e, 152 e, 158 e R. I.

5 e Bataillon de Chasseurs à pied

7 e, 11 e, 13 e, 22 e, 28 e, 30 e
Bataillons de Chasseurs Alpins

– 4 e R. A. C. - 1 er R. A. M. –

4 e et 11 e Chasseurs à cheval - 26 e Dragons

PRÉFACE

Si nous avons demandé à M. le Curé-Doyen de Fraize de nous permettre d'éditer les pages que, d'une plume si documentée, il rédigea en son Bulletin paroissial, c'est qu'elles renferment de tels souvenirs qu'il n'est pas possible de les laisser périr sans manquer de gratitude envers nos Morts. De plus, ce ne sont pas seulement les habitants de Fraize qui doivent recueillir ces « reliques sacrée », mais tous ceux des Vosges et d'Alsace qui vécurent, en nos régions, ces heures tragiques où l'ennemi, menaçant d'enveloppement nos Armées, après s'être rué en vain vers la Trouée de Charmes, puis plus à l'est, sur la Mortagne, se glissait finalement le long des Vosges pour se heurter à l'héroïsme indomptable de ceux qui, dans les combats « autour de Fraize », permirent aux soldats de Joffre la Victoire de la Marne.

Quelle poignante épopée ! Que de traits sublimes ! Comment ne point garder pieusement tous ces souvenirs !

Sur les tombes voisines du Col de la Chipotte, notre compatriote, M, Louis Madelin, de l'Académie Française, proclamait naguère que « ces souvenirs ne sont pas seulement notre bien le plus précieux, ils constituent une force incomparable. » Mais tout ce passage est à méditer. Il dit pourquoi s'éditent des recueils comme celui que nous présentons aujourd'hui, en esprit de « fidélité » à nos grands Morts. Relisons ensemble :

« Plus que jamais, disait M. Madelin, cette fidélité doit s'affirmer, parce qu'elle n'est pas seulement aujourd'hui un hommage de pieuse gratitude, elle est un acte de résistance à l'oubli qui tente de s'instituer.

« Qui nous eût dit, au lendemain de la Grande Guerre, qu'on dût, un jour, s'appliquer à réveiller le souvenir ? Chacun eût juré que nul n'oublierait jamais. Mais parce qu'une grande vague de plaisir a succédé trop vite à la grande vague d'héroïsme qui, en 1914, avait soulevé ce pays, parce que le souci de satisfaire aux exigences du plaisir par la recherche de l'argent a aliéné ou perverti bien des cœurs, parce que ceux qui, de 1914 à 1918, s'étaient dérobés à leur devoir, après quelques année, de prudent silence, ont repris de l'audace, il a paru à certaines gens qu'il devenait importun de rappeler et les gloires, et les deuils. Gloires et deuils étaient gênants : le souvenir des morts troublait la grande débauche de volupté et, par ailleurs, se dressait comme un cruel reproche devant ceux qui n'avaient pas su mériter de la Patrie. La politique s'en est mêlée. Il fallait, pour aider au rapprochement - je le déclare ici très sincèrement - nécessaire - des peuples, savoir lui sacrifier, disait-on, avec les souvenirs de la gloire, les rappels de la mort.

« Ah ! Messieurs, nul en France ne songe, un instant, à perpétuer les haines, parce que jamais la haine n'a été féconde. Oui, nous aspirons tous à ce que la guerre que nous avons vécue soit la dernière et, pour ce, à ne point laisser s'éterniser les conflits. Vainqueurs, nous pouvions faire le sacrifice des rancunes légitimes soulevées par des crimes que le Monde entier a flétris. Oui, nous avons toujours été prêts, nous sommes plus disposés que jamais à sacrifier nos rancunes. Mais devons nous sacrifier nos souvenirs et si nous renonçons à la haine contre nos ennemis d'hier, devons-nous renoncer à l'amour que nous gardons à leurs victimes ?

« Disons-le nous, et disons-le bien haut : ces souvenirs ne sont pas seulement notre bien le plus précieux, ils constituent une force incomparable. Nous voulons entretenir ou créer des amitiés au-delà de nos frontières ; nous avons raison. Mais on ne recherche l'amitié que de ceux qu'on respecte et loin d'obtenir ce respect, nous tomberions dans le mépris des peuples si, un jour, on pouvait dire de nous que, répudiant nos gloires, nous avons oublié nos deuils. »

…….

C'est parce que nous ne voulons pas « oublier nos deuils » que nous offrons aux compatriotes, parents et amis des Combattants de la Behouille et du Col des Journaux, ces pages du Souvenir. Elles diront aux enfants de la Savoie, de l'Isère et du Rhône, que leurs « frères » qui, sur nos crêtes, ont victorieusement défendu la Patrie pour laquelle, si nombreux, ils sont morts, sont pieusement gardés, à deux pas de l'Alsace, en notre terre de Lorraine, toujours fidèle.

André le LORRIN.

INTRODUCTION

MES CHERS PAROISSIENS,

Lorsque je vins à Fraize pour 1a première fois, le 19 juillet 1921, je fus frappé des ravages causés dans la belle forêt qui domine la ville, à Mandramont, au col de Mandray, au col des Journaux. Ce fut pour moi une révélation. Je n'ignorais pas que de sanglants combats s'étaient livrés aux alentours de Fraize, mais j'étais loin de songer qu'ils aient eu lieu **SI PRES.**

Mon cœur se serra à la pensée des sacrifices dont ma nouvelle paroisse avait été le théâtre, sacrifices chez ceux qui au prix des plus dures fatigues, au prix de leur sang et même de leur vie, épargnèrent à notre cité la souillure de l'invasion, sacrifices chez ceux qui vécurent plusieurs semaines sous les obus, à deux pais des mitrailleuses ennemies, au milieu de la fusillade et de l'incendie, gardant néanmoins jusqu'au bout confiance et curage.

J'éprouvai pour les uns et les autres un sentiment où l'admiration se mêlait à une immense pitié, et je résolus de contribuer autant que je le pourrais, **À CONSERVER LE SOUVENIR DE CES SOUFFRANCES SI VAILLAMMENT SUPPORTÉES.**

***

Vous savez, Mes Chers Paroissiens, ce qui a été fait jusqu'ici dans ce but. Une plaque de marbre en bleu turquin a été posée à la mémoire de ceux qui sont tombés en août et septembre 1914 pour la défense de Fraize. Ils appartiennent **à dix-neuf unités**, régiments ou bataillons de chasseurs, dont les numéros sont rappelés. Au-dessous sont gravées ces paroles : La paroisse reconnaissante – les unit dans ses prières – à ses Enfants morts pour la France.

Et pour que la prière **soit perpétuelle**, une messe a été fondée chaque troisième dimanche du mois. Si la moitié de ces messes est appliquée aux Enfants de la paroisse victimes de la guerre, les six autres sont pour les étrangers qui sont morts chez nous, surtout pour ceux qui sont tombés au début de la guerre aux portes de la ville.

Quant à la population civile, elle a été, comme elle le méritait, CITÉE **A L'ORDRE DE L'ARMÉE** le 22 octobre 1921, dans les termes suivants : « La ville de Fraize, Vosges, située à proximité des lignes ennemies, a été endommagée par les fréquents bombardements dont elle a été l'objet. Par ses deuils et les souffrances qu'elle a vaillamment supportés, **A BIEN MÉRITÉ DU PAYS**. » Depuis ce jour, la ville est fière de porter dans ses armes la Croix de Guerre.

***

Dès mon arrivée à Fraize, Mes Chers Paroissiens, je m'étais donc proposé d'ajouter quelque chose à la mémoire de ceux qui ont vécu les mauvais jours du début de la guerre, à la gloire des vivants et des morts de 1914, **en publiant le récit de leurs sacrifices ou de leurs exploits**. Mais **OU TROUVER LES RENSEIGNEMENTS NÉCESSAIRES ?** Dans les notes écrites au jour le jour par quelque personne de la population civile ? Dans le souvenir de ceux qui ont vu les divers événements se dérouler sous leurs yeux ? Non, cela n'était pas possible. Ici comme ailleurs, la population civile ne pouvait rien, **ne devait rien savoir** des opérations militaires. Elle entendait le canon, la fusillade ; elle apercevait des troupes, des blessés, des prisonniers ; elle, ignorait ce qui se passait sur les cols. Elle avait connaissance de certains actes de défaillance ; elle ne voyait pas les actes d'héroïsme qui là-haut, à toute heure, s'accomplissaient sous les grands sapins de nos forêts !

Comment donc, Mes Chers Paroissiens, trouver des renseignements authentiques et détaillés sur les opérations qui se sont déroulées autour de Fraize ? Grâce aux bons offices de M. le Colonel Chartier, j'ai pu avoir **l'adresse des unités** qui ont pris part aux combats de 1914, et qui sont aujourd'hui dispersées de Nice à Coblentz. J'ai fait part à leurs chefs de mes intentions, et leur ai demandé, pour nos bibliothèques du Cercle et des Patronages **L'HISTORIQUE DE LEUR RÉGIMENT OU DE LEUR BATAILLON**. Tous ont répondu avec empressement, me remerciant de l'hommage rendu à leurs morts, et mettant gracieusement à ma disposition les volumes demandés.

Pour éviter toute longueur, je ne vous donnerai pas, Mes Chers Paroissiens le texte de ces réponses. Je vous en citerai **deux cependant**, la première qui vient d'un Commandant de Bataillon de chasseurs alpins, à cause de la beauté de la pensée et de l'expression, l'autre du Colonel du 158e R. I., parce qu'elle s'adresse à vous autant qu'à moi « Nombreux sont en effet les officiers et les chasseurs de mon bataillon tombés autour de Fraize. Il est juste que là où ils tombèrent on se souvienne de leur sacrifice. Grâce à vous, M. le Doyen, on se souviendra, et ils vivront dans le souvenir pieux de vos paroissiens, dont la pensée en s'élevant vers Dieu s'élèvera aussi vers les âmes de ces morts immortels. » Voici la seconde : « J'ai communiqué votre lettre à mes officiers, dont quelques-uns se souviennent toujours de l'accueil si cordial qu'ils ont reçu de la part de vos paroissiens ; je me fais leur interprète pour vous remercier de votre pieuse pensée. »

***

Ainsi documenté, Mes Chers Paroissiens, j'ai pu aborder l'étude que j'avais résolu d'entreprendre. Ce travail n'a pas la prétention **d'être parfait, ni définitif**. Néanmoins, tel qu'il est, il vous intéressera, parce qu'il vous rappellera des souvenirs émouvants, et aussi parce qu'il vous exposera jour par jour les divers épisodes de la lutte héroïque qui s'est déroulée tout près de vous. C'est **une page d'histoire locale** ajoutée à celles écrites autrefois par mon condisciple et ami, M. l'Abbé Flayeux, notre concitoyen.

***

La période que nous allons étudier, Mes Chers Paroissiens, se divise en deux **PARTIES BIEN DISTINCTES**, d'égale durée, trois semaines chacune. La première va **du début de la guerre au 25 août**. C'est l'approche de la frontière par les troupes de couverture, la mobilisation, le rappel en arrière de nos troupes, l'enlèvement des cols vosgiens, la descente en Alsace au prix de durs combats, mais au milieu d'un enthousiasme qui autorisait les plus belles espérances.

Tout à coup **LA SITUATION CHANGE**. Nos troupes d'Alsace victorieuses sont rappelées **d'urgence**. La rage au cœur et sans y rien comprendre, les unes sont transportées **au loin** pour aider leurs frères si éprouvés an Belgique à prendre la glorieuse revanche de la Marne. Les autres viennent **dans la région de Fraize** pour arrêter les Allemands qui se glissent à travers les Vosges et menacent de tourner la droite de la 1re armée française. Ce sont ces derniers combats, épisodes de la bataille dite « de Saint-Dié », qui durèrent sans répit du 25 août au 12 septembre que nous retracerons ensuite. C'est vous dire que cette seconde partie sera beaucoup plus longue et plus émouvante que la première.

Votre Curé.

PREMIÈRE PARTIE

L'occupation des Cols et des Vallées

Situation Critique en Lorraine

PREMIÈRE PARTIE

(3 Août - 25 Août)

L'occupation des Cols et des Vallées

Menaces allemandes. – Le recul de 10 kilomètres. – L'ordre de mobilisation. – Défense du territoire. – La déclaration de guerre. – L'occupation par nos troupes de tous les cols. – Offensive française en Alsace. – Aux portes de Colmar. – La bataille d'Ingersheim. – Succès en Haute Alsace et dans les Vosges.

Ceux qui ont vécu les dernières journées de juillet 1914 se rappelleront toujours l'anxiété qui étreignait les cœurs. Il était évident que l'Allemagne désirait la guerre ; ses provocations renouvelées d'année en année ne laissaient aucun doute à ce sujet. L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, en Serbie ne fut qu'un prétexte. En réalité la guerre avait été décidée le 5 juillet, dans un grand Conseil tenu à Postdam, sous la présidence de l'empereur.

Le 19 juillet, Guillaume II donnait l'ordre de maintenir la flotte concentrée jusqu'au 25, c'est-à-dire jusqu'à la remise de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. L'ultimatum autrichien fut remis à Belgrade le 23. Le 25, réponse de la Serbie qui, sur les conseils de la France, de l'Angleterre, de la Russie, acceptait les dures conditions de l'Autriche. Le même jour, les gares allemandes étaient occupées militairement. Pourquoi et contre qui ?

Le lendemain, 26 juillet, les régiments d'Alsace prenaient la tenue de guerre. Les officiers en congé étaient rappelés télégraphiquement, ce qui obligeait la France à prendre une mesure analogue. Dans la nuit du 26 au 27, le 158e de Fraize revenait à la hâte de Besançon, où il était en manœuvres depuis quatre jours. Le 27, les armements allemands se multiplient et se précisent.

Le 28, rappel des réservistes en Alsace, recensement des véhicules et des chevaux, départ pour l'intérieur des familles d'officiers allemands en garnison sur la frontière. Les gares sont occupées militairement en France.

Le 29, **LES TROUPES DE COUVERTURE DE PREMIÈRE LIGNE VONT PRENDRE LEUR EMPLACEMENT**. Le 152e R. I. garde la frontière du Hohneck au Louschpach, ayant à sa gauche le 158e qui s'étend du Louschpach au col du Bonhomme et au-delà, pendant que le 10e B. C. P. ferme le col de Ste-Marie. Séparés par la borne frontière, les patrouilles se croisent, les officiers français et allemands se rencontrent **sans un mot, sans un geste**.

***

Le même jour, le Président de la République et le Président du Conseil, M.M. Poincaré et Viviani, rentrent de Russie. Aussitôt leur arrivée, se tiennent deux conseils des ministres. Le général Joffre, chef d'état-major de l'armée, demande avec insistance **que le dispositif de couverture soit complété immédiatement**. On décide d'attendre encore un peu.

Le 30 juillet, le général Serré, attaché militaire à Berlin, télégraphie que l'Allemagne hâte fébrilement ses préparatifs. On sait par ailleurs, que pendant que des troupes allemandes se concentrent vers Trêves, d'autres occupent à la frontière leurs emplacements de combat et exécutent des travaux défensifs. Au conseil des Ministres, M. Messimy, ministre de la guerre, fait part de la demande du général Joffre, qui

réclame instamment **LA MOBILISATION DE TOUTES LES RÉGIONS FRONTIÈRES ET DE TOUTES LES DIVISIONS DE CAVALERIE**. Le gouvernement se trouve dans le plus grand embarras. Les raisons militaires veulent qu'on accorde à Joffre ce qu'il demande ; des raisons diplomatiques tout aussi impérieuses commandent la plus grande prudence. Après une longue délibération, le Conseil décide la mise en place de toutes les troupes de couverture mais à la distance **DE 10 km EN ARRIÈRE DE LA FRONTIÈRE**, pour empêcher tout contact.

Cette mesure a été l'objet des plus sévères critiques. En réalité, si elle n'eut pas d'inconvénient dans la plaine pour le début des hostilités, elle rendit plus difficile et plus coûteuse la prise des cols vosgiens. Mais d'autre part, au point de vue diplomatique, elle produisit partout, surtout en Angleterre, pays que nous avions intérêt à ménager pour l'entrainer avec nous, la meilleure impression. Elle précisait de la manière la plus nette que la France **faisait tout pour éviter la guerre**.

Le 31 juillet l'état de « danger de guerre », sorte de mobilisation partielle, était proclamé en Allemagne. En même temps les voies ferrées et les lignes télégraphiques étaient coupées sur la frontière d'Alsace-Lorraine. Les derniers trains français entraient en gare à Avricourt dans l'après-midi. Le chauffeur de la maison Tisserand, qui faisait le service automobile entre Saint-Dié et Ste-Marie ne pouvait dépasser le Giron, pendant que son collègue qui devait faire le trajet en sens inverse, voyait sa voiture confisquée à Sainte-Marie, et rentrait difficilement à pied à Saint-Dié. La frontière **ÉTAIT FERMÉE.** Dans la nuit, avait lieu **LA MOBILISATION PARTIELLE DEMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL JOFFRE**.

***

Le samedi, 1er août, après une semaine fiévreuse, personne ne se faisait plus d'illusion, La mobilisation générale était imminente. Les Boches d'ailleurs ne se gênent plus. Les balles sifflent sur la Cie du 152e R. I. qui quitte le Hohneck, pour effectuer le repli de 10 km ; une patrouille de douze chasseurs à pied allemands pénètre sur le territoire français au col de Ste-Marie. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Cette fois le général Joffre, dans une note plus énergique que les précédentes, réclame les mesures nécessaires, protestant contre tout retard. Il est entendu par le Conseil des Ministres. A 15 h. 45, **L'ORDRE DE MOBILISATION** est porté au bureau de poste de la rue de Grenelle.

Minute inoubliable que celle où la voix des cloches appela tous ses enfants à la défense de la patrie ! « Hommes courageux et résolus ; séparations douloureuses, mais résignées. » Telle est la note du jour dans le cahier tenu par une personne de Fraize, Mlle Marie Petitdidier. Cette note est juste, et elle peut s'appliquer à tous les soldats de France. On en avait assez de toutes ces provocations venues d'au-delà du Rhin ! Puisque les Boches voulaient la guerre, on ferait la guerre ; autant aujourd'hui que demain ; et le soldat français montrerait à l'ennemi qui le méprisait si fort qu'il était capable de lui tenir tête et de le vaincre. Heureusement pour nous, nous étions loin de songer alors qu'elle durerait si longtemps !

***

Cependant la mobilisation même générale n'impliquait pas la guerre, et plus d'un espérait encore que « tout finirait par s'arranger » comme les autres fois. Tandis que nos soldats observaient bien malgré eux, l'ordre de repli, confirmé encore dans la matinée du 2 août, les Boches continuaient ce même jour leurs incursions chez nous : à Lubine, au col de Ste-Marie, sur le territoire de Ban-de-Laveline, Gemaingoutte, Wisembach, et ailleurs. A la suite de ces faits, nos troupes de couverture reçurent l'ordre à 5 h. ½ du soir **D'OCCUPER ET DE DÉFENDRE TOUT LE SOL FRANÇAIS**. Cependant dans le message téléphoné aux commandants des secteurs, le général en effet ajoutait : « Toutefois, pour des raisons nationales d'ordre moral, et pour des raisons impérieuses d'ordre diplomatique, il est indispensable de laisser aux Allemands; l'entière responsabilité des hostilités. En conséquence et jusqu'à nouvel ordre, la couverture se bornera à rejeter au delà de la frontière toute troupe assaillante, sans la poursuivre plus loin et sans entrer sur le territoire adverse. »

Le même soir, une douzaine d'agents de douane qui avaient reçu l'ordre de redescendre de la frontière furent pris pour des Allemands. Derrière eux, un certain nombre de personnes des fermes voisines du col de Ste-Marie, répandirent le bruit que les Allemands se portaient sur Wisembach. Cette nouvelle, fausse d'ailleurs, répandit l'émoi à St-Dié où elle avait été téléphonée, comme à Fraize. « A

minuit, dit le journal déjà cité, fausse alerte causée par une dépêche du maire de Laveline annonçant l'arrivée des Allemands. A Fraize, tout le monde déménage dans les caves. Au matin, le calme revient. »

Oui, au matin du 3 août, c'était Je calme, mais le calme **précurseur de la tempête**. « Journée longue et angoissante. Depuis la veille, ni journaux, ni courrier. Deux trains seulement circulent à Fraize. Négociations rompues ; guerre déclarée par l'Allemagne à la France et à la Belgique. » Pendant que les patrouilles allemandes circulaient dans les bois de Wisembach, une C^ie^ du 10^e^ B.C.P, échangeait quelques coups de fusil au col de Ste-Marie et se faisait rappeler à la prudence vers une heure de l'après-midi par le général commandant le 21^e^ C. A. « Je réitère les ordres déjà donnés, pour que sous aucun prétexte aucun homme **ne franchisse la ligne frontière**. » A la même heure partait de Berlin, le télégramme ordonnant à l'ambassadeur d'Allemagne de demander ses passeports à 6 h du soir, sous prétexte que « les troupes françaises avaient pénétré dans les Vosges par la route de montagne, etc… » On peut juger par l'audace de cette accusation ce que valent les autres griefs formulés. **LA GUERRE ÉTAIT DONC DÉCLARÉE A LA FRANCE** le lundi 3 août, à 6 h. 45 de l'après-midi. Un drame long et douloureux, sans précédent dans l'histoire du monde, allait commencer.

***

La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France au soir du 3 août, ne fit qu'accélérer le mouvement de concentration des troupes, commencé les jours précédents. Cinq armées se formèrent avec une régularité parfaite, de la frontière suisse à la Meuse sous les ordres des généraux Dubail, de Castelnau, Ruffey, de Langle de Cary et Lanrezac.

Mais c'est surtout à la guerre qu'il faut compter avec l'imprévu. L'État-major français, (ce n'était d'ailleurs un secret pour personne), s'attendait à la violation de la neutralité belge ; seulement il était convaincu que l'ennemi respecterait **LE CŒUR MÉMÉ DE LA BELGIQUE**. Aller vers la mer, c'était provoquer l'Angleterre. Cette considération, on le sait, n'arrêta point les Allemands, qui envahirent **toute la Belgique**, très surpris eux-mêmes de voir les Belges se défendre et les Anglais leur déclarer la guerre « pour un chiffon de papier ».

Il en résulta dès le début **UNE EXTENSION CONSIDÉRABLE DE NOTRE FRONT VERS LA GAUCHE** et ce fut la cause **des nombreux prélèvements qui furent faits en août et septembre sur les troupes d'Alsace et de Lorraine**, ce qui rendit d'autant plus difficile la tâche de ceux qui restaient de ce côté.

Pourtant rien ne fut changé dans le plan d'opérations du généralissime. Dans l'Instruction générale n° 1, il indique son intention, aussitôt la concentration terminée, (et elle le sera le 12 août), de livrer bataille sur tout le front, **LA DROITE APPUYÉE SUR LE RHIN**. La 1^re^ armée marchera sur Sarrebourg, couverte à droite par le 7^e^ corps ; un groupement de divisions de réserve investira Strasbourg. La 2^e^ armée marchera sur Sarrebruck, en se couvrant vers Metz à l'ouest. Les 3 autres sont dans l'expectative, prêtes à attaquer l'ennemi s'il débouche ou à se porter en avant.

Il importe avant tout d'accrocher **LA GAUCHE ENNEMIE**, et de prendre le plus tôt possible, dans la plaine d'Alsace, une position **qui assure le débouché des Vosges sur un large front**. Cette opération s'accomplit rapidement. Huit jours en effet ne s'étaient pas encore écoulés depuis la mobilisation que nous occupions Mulhouse et tous les cols des Vosges. Comment dès lors, ne pas espérer la victoire, et à brève échéance !

***

C'est le 8 août que nos troupes du 7^e^ corps entrèrent à Mulhouse, abandonné par les Allemands. Quant il l'occupation des cols vosgiens, elle se fit plus ou moins tôt suivant la difficulté des lieux... Dès que fut rapporté l'ordre qui éloignait de la frontière, nos troupes de couverture, le 15^e^ B. C. P. s'installait **AU COL DE BUSSANG**, et empêchait les Allemands de faire sauter le tunnel, ce qui permettait aux troupes de la 41^e^ D. I. de le franchir le 7 août, à 4 h du matin, pour aller rejoindre à Mulhouse celles de la 14^e^ D. I. venues par la trouée de Belfort.

Le même jour, 4 août, le 5e B. C. P. occupait **LE COL DE BRAMONT**, empêchant ainsi l'ennemi de descendre sur La Bresse, Cornimont et Remiremont, comme il se proposait de le faire, d'après l'ordre de mission trouvé sur l'officier blessé par nos chasseurs.

Ce fut encore le même jour, 4 août, que le colonel du 152e R. I. reçut avec l'avis de la déclaration de guerre, l'ordre **DE PASSER LA FRONTIÈRE A LA SCHLUCHT**, d'occuper l'hôtel de l'Altenberg et d'envoyer des reconnaissances sur Munster. Éclairés par les cavaliers du 11e Chasseurs de Vesoul, les soldats du 1er bataillon exécutent aussitôt leur mission. Les Allemands sont délogés des rochers du Kruppenfels, et malgré qu'ils aient fait sauter la route à deux endroits aux abords du tunnel, la 1re Cie s'empare de l'hôtel de l'Altenberg. Plus au nord la 4e Cie qui marche vers le col de Louschpach capture une patrouille de 8 hommes.

LE COL DU BONHOMME qui nous intéresse davantage, parce que plus près de nous, fut pris le 8 août. « Le 8 août, à 17 heures, dit l'Historique du 158e R. I., une rapide et brillante attaque par surprise bouscule et rejette sur le village du Bonhomme, les Allemands en train de faire la soupe. Le poteau frontière est arraché. Le drapeau tricolore flotte sur l'auberge du col. Le 8 août, dit à son tour l'Historique du 4e Chasseurs à cheval d'Épinal, le 4e escadron éclaire l'attaque du 158e R. I. sur le col du Bonhomme, dirigée par le général Pillot. Le peloton Cubilié forme l'avant-garde et reçoit le baptême du feu. Le peloton De La Tour manœuvre vers le col de Louschpach pour assurer la liaison avec la 44e D. I., **mais il est repoussé**. Le maréchal des logis Muller se distingue dans cette reconnaissance par son courage et son sang-froid. Est cité le cavalier Cabaret… Est blessé à mort le cavalier Xémard... ».

Les pertes du 158e R. I. dans cette affaire ne semblent pas avoir été très lourdes. Nous n'avons pu trouver trace que de 8 tués, dont 2 furent inhumés dans le cimetière de Fraize, 4 dans celui de Plainfaing, 1 près de la vieille route qui descend du col au village du Bonhomme, 1 sur le chemin de Plainfaing au col. Évidemment le nombre des blessés serait de beaucoup plus considérable.

Rappelons pour mémoire que le premier tué du 158e R. I. fut le caporal Dumas qui **avant toute attaque**, s'étant trop avancé le 6 août, fut tué à La Hardalle, de Plainfaing. Il fut inhumé le 8 dans notre cimetière, avec solennité et grand concours de peuple, ce dont le Commandant du Réau remercia vivement le maire et la population de Fraize, par une lettre qui se trouve aux archives communales.

La prise **DU COL DE SAINTE-MARIE** qui eut lieu le 8 et le 9 août fut au contraire extrêmement pénible, puisqu'elle coûta au seul 149e R. I, environ 700 hommes.

Il ne nous restait plus qu'à nous assurer la possession **DU COL DU LOUSCHPACH**. L'attaque du 7 août ayant échoué, une batterie du 4e R. A. C. de Besançon, protégée par un peloton de cavalerie, vint prendre position au Valtin avec mission d'aider deux Cies du 152e R. I. dans leur action sur le col. Bien qu'elle ait réussi, nous avons vu que le lendemain 8 août, le peloton De La Tour parti du Col du Bonhomme n'avait pu établir la liaison et avait été repoussé par une Cie d'infanterie allemande. « Le 9, dit l'Historique du 11e Chasseurs à Cheval, le poste de Louschpach était de nouveau inquiété par une patrouille ennemie. Le cavalier Campredon envoyé comme agent de liaison était tué. C'est le premier cavalier du régiment tué au Champ d'Honneur. Sa tombe a été creusée le long de la petite chapelle du Rudlin. De là l'ordre du général Bataille **d'occuper sérieusement le col**. »

Le 10 août, le 4e peloton du 11e Chasseurs reçoit l'ordre de se rendre au col du Louschpach et de se mettre à la disposition du Capitaine du 152e R. I., qui avec 3 sections vient de recevoir la mission de tenir et de défendre le col. Il arrive vers midi et l'officier qui le commande se met aussitôt en relations avec le capitaine qui lui communique ses instructions. Le 152e tiendra la hauteur au nord du col et le col lui-même. Le peloton de chasseurs s'établira à sa droite le long du chemin qui descend au Rudlin. Il s'y organise aussitôt. A 15 h., le col est attaqué par deux Compagnies allemandes qui débouchent du bois d'en face. Un feu bien nourri les arrête **et les arrêtera chaque fois qu'elles veulent déboucher du bois**. A 17 h 30, l'ennemi renonce à ses attaques. Le col reste à nous et n'est plus inquiété. Malheureusement nous avions à déplorer la mort de 14 braves du 152e, qui furent déposés dans une fosse commune auprès de la chapelle du Rudlin. Rappelé à la Schlucht, le peloton de chasseurs y arrive à 21 h., et reçoit les félicitations du général, renseigné du Rudlin par téléphone.

***

Dès la veille, le dimanche 9 août, le lendemain même de la prise du col du Bonhomme, le 158e R. I. était relevé, sa mission de couverture terminée, pour rallier le 21e C. A., et prendre part **A L'OFFENSIVE QUE LE GÉNÉRAL JOFFRE AVAIT PRESCRITE SUR LES FRONTS D'ALSACE ET DE LORRAINE**. L'Italie ayant proclamé sa neutralité, nous pouvions dégarnir les Alpes et envoyer dans les Vosges des troupes faites pour la guerre de montagne. Elles devaient y déployer le plus bel héroïsme et y être durement éprouvées. Le 9 passent à Fraize le 11e B. C. A. d'Annecy et le 12e d'Embrun ; le lendemain arrivent le 75e R. 1. de Romans, le 140e R. I. de Grenoble destinés à appuyer le groupe alpin. La relève ne se fit pas sans combat, car nous trouvons inhumés au cimetière de Plainfaing, tués à la date du 9, un soldat du 75e R. I. et trois du 11e B. C. A.

Mais la situation **DEVIENT MAUVAISE EN HAUTE-ALSACE**. Attaqués à Mulhouse et à Cernay par des forces supérieures, nos troupes se replient aussitôt. Arrivés la veille, nous repartions le lendemain. A peine les Alsaciens avaient-ils entendu la proclamation du général en chef que leurs libérateurs étaient forcés de les abandonner.

Il parut difficile au haut commandement de rester sous le coup de cet échec. Le général en chef décida le jour même, 9 août, **DE REPRENDRE COMPLÈTEMENT L'OFFENSIVE EN ALSACE**, avec des effectifs plus nombreux et un nouveau chef, le général Pau. Il fallait d'ailleurs couvrir en Haute-Alsace et débarrasser de toute inquiétude de ce côté **la droite de la 1re armée**, dont le gros devait se porter sur Sarrebourg. Ce fut la deuxième offensive en Alsace commencée le 14 août, en même temps que l'offensive en Lorraine, des 1re et 2e armées.

S'il est vrai, comme le prétendent certains écrivains militaires, que l'offensive en Alsace et en Lorraine avait pour but de préparer le passage du Rhin en aval de Strasbourg, ce projet dut être bien vite abandonné. En présence de l'invasion de la Belgique, le haut commandement résolut de limiter cette offensive au strict indispensable **pour fixer l'adversaire et retenir sur place le plus gros effectif possible à distance du principal théâtre des opérations**. Au centre reviendrait la tâche d'attaquer dans la région des Ardennes, de manière à tomber dans le flanc gauche des forces allemandes en Belgique.

Ce fut le 14 août que le général Pau commença **LA DEUXIÈME OFFENSIVE EN HAUTE-ALSACE**, avec une armée plus nombreuse et sur un front moins étendu. Le Communiqué du 22 la résume en ces termes : « L'offensive sur Thann et Dannemarie, ensuite sur Mulhouse, a été menée avec une extrême vigueur par un mouvement audacieux... En même temps que notre droite se portait sur Altkirch, notre gauche s'est avancée dans la direction de Colmar et de Neuf-Brisach, menaçant la ligne de retraite de l'ennemi. Les Allemands ont été alors contraints d'accepter le combat qui a été des plus chauds dans un des faubourgs de Mulhouse. A Dornach (19 août), notre infanterie a enlevé à la baïonnette 24 canons et a fait plusieurs milliers de prisonniers. Continuant son succès, une partie de notre armée a occupé Mulhouse, tandis que le reste forçait les Allemands à se replier vers le Rhin, qu'ils ont repassé en désordre. Ainsi est atteint le but initialement fixé à nos troupes dans la Hte-Alsace : **Le rejet des forces allemandes sur la rive droite du Rhin**. »

***

Dans les Vosges, **LE SUCCÈS N'ÉTAIT PAS MOINS ÉCLATANT.** « Après avoir attendu quelques jours les renforts qui viennent des Alpes, (13e B. C. A. de Chambéry et 30e de Grenoble), dit l'historique du 152e R. I., le **Régiment** voit enfin venir l'heure de la marche en avant. Le 15 août, il attaque le village de Sultzren, puissamment défendu. Sultzeren est enlevé vers 19 h. 30. Le Régiment se lance à la poursuite des Boches... » Le 13e B. C. A. avait coopéré à la prise de Sultzren. Nous lisons en effet dans les Mémoires du lieutenant Margerin, auxquels nous ferons plus tard de larges emprunts, lorsque nous exposerons les combats de Mandray : « Le 15 août, le 13e B. C. A. recevait le baptême du feu au combat de Sultzeren, à quelques kilomètres à l'est de la Schlucht. La Ste Vierge nous protégea, car nous n'eûmes que peu de tués, malgré un feu d'artillerie et d'infanterie extrêmement violents. » **Quant au 30e B. C. A.**, dévalant les pentes nues du Hohneck, il Chassait l'ennemi du Sattel et du Reichacherkopf, et pénétrait le 17 dans Stosswihr.

Le même jour, le 152e **entrait à Munster**, où il recevait de la population un accueil enthousiaste. Il y était rejoint par le 5e B. C. P. qui avait été envoyé à droite, dans une région très accidentée, pour inquiéter le flanc gauche de l'ennemi et occuper la vallée de la Fecht.

L'offensive **PARTANT DU COL DU BONHOMME** avait précédé l'offensive sur Munster. « Débarqué à Épinal, dit l'Historique du 11e B. C. A., le Bataillon relevait dès le 9 août, le 158e R. I. au col du Bonhomme. Quatre jours après, il passait à l'offensive, et avant-garde des troupes alpines descendant sur Orbey, il se heurtait le 13 août à l'ennemi retranché sur la ligne Immerlins -Calvaire du Lac Blanc. Glorieux baptême ! Les 3e et 5e Cies entraînées par leurs Capitaines culbutent l'ennemi après trois assauts répétés, s'emparent de prisonniers et ne s'arrêtent que sur le sommet de l'Immerlins. **Ramené dans la nuit au col du Bonhomme**, le bataillon qui dans son premier combat a eu la douleur de perdre le capitaine Promonet, reste en réserve jusqu'au 15 août. **Cent cinquante** sous-officiers, caporaux et chasseurs ont été mis hors de combat ».

« Le 13 août, dit l'Historique du 75e R. I., le 2e Bataillon du 75e, deux Bataillon du 52e R. I. et le 11e B. C. A., se portent à l'attaque ayant pour objectifs le col de Louchpach, Immerlinskopf, la Tête de Faux. Après avoir progressé assez difficilement, les troupes **remontent vers le col du Bonhomme**. » Si les pertes du 11e B. C. A., qui avait fourni dans cette affaire le principal effort, avaient été sévères, celles du 52e et du 75e R. I., furent heureusement peu élevées.

L'attaque menée **le même jour au col des Bagenelles** n'était pas plus heureuse. Elle coûtait au 7e B. C. A. dix-sept tués et de nombreux blessés. Le 140e R. I. arrivé en hâte de Plainfaing y recevait le baptême du feu.

La journée du 14 fut une journée **de repos** pour les troupes du secteur du Bonhomme si éprouvées la veille. Quelques coups de canon seulement de part et d'autre. Nous lisons dans l'Historique du 140e, à la date du 14 août : « Les Allemands occupent le cabaret placé au sommet du col (des Bagenelles). Des mitrailleuses le garnissent et le drapeau de la Croix-Rouge flotte sur le toit. Le 65 de montagne détruit le cabaret ».

***

Le 15 août, jour de l'Assomption, l'attaque reprend en avant du col du Bonhomme, après une préparation sérieuse d'artillerie (54e R. A. C.). Malgré un feu nourri et des pertes sérieuses, **ELLE A CETTE FOIS UN PLEIN SUCCÈS.** Le 3e Bataillon du 52e R. I. atteint les crêtes au sud du Bonhomme ; le 1er pénètre dans le village, où son chef, le lieutenant-colonel Souverain a le bras droit traversé par une balle. « La Cie Sabatier, lisons-nous dans l'Historique du Régiment, avait fait 18 prisonniers dans les caves d'une maison du village du Bonhomme. Ces hommes avaient montré un brassard de la Croix-Rouge qu'ils tenaient dans leur poche et déclaré qu'ils n'avaient pas d'armes. Pendant qu'on les parquait dans le cimetière, la fouille de la cave permettait de retrouver autant de fusils que de prisonniers. »

« A gauche, dit l'Historique du 140e R. I., le Régiment attaque le 15 au matin la hauteur en face des Bagenelles en liaison avec le 75e et le 52e. Le 171e régiment allemand est surpris et laisse un matériel considérable. La table du colonel est encore servie : salade, canard, vin vieux la garnissent. Des tranchées très bien faites ont été établies par l'ennemi depuis une quinzaine de jours ; des baraquements ont déjà été construits. » De son côté le 7e B. C. A. enlève enfin le col des Bagenelles et l'occupe dans l'après-midi.

La plupart des morts du 13 et du 15 août furent inhumés soit à Fraize où se trouve toujours le capitaine Promonet, soit au col du Bonhomme. Quant aux blessés, ils furent conduits à Fraize où religieuses, institutrices, personnes de bonne volonté rivalisèrent de zèle pour leur prodiguer les soins nécessaires. Nous lisons à la date du 14 août, dans les notes de Mlle M. P. : « On amène de nombreux blessés à l'hôpital. Trois meurent en arrivant. Bien courageux pour souffrir et mourir. » Et à la date du 16 : Dès 7 heures du soir, on amène de nombreux blessés à l'asile par une pluie battante. Cela dune jusqu'à 9 heures. Quelle triste nuit ! » Le matin du même jour un défilé d'un autre genre avait traversé les rues : A 8 heures du matin arrivée à Fraize de 80 prisonniers dont 2 officiers. Ils sont conduits à St-Dié. » Le lendemain 17, arrivent encore aux ambulances dans les écoles de nombreux blessés français, allemands et alsaciens. » Ces blessés seront évacués le 21 par un train qui en emmène une centaine.

***

A la suite des combats heureux du 15 août en avant du col du Bonhomme, l'ennemi prend le parti **DE NOUS CÉDER LA PLACE**. « Les reconnaissances, dit l'Historique du 75e R. I., font connaître que

le Bressoir, la Tête de Faux, l'Immerlinskopf et Tinfronce sont évacués par l'ennemi. » Le commandement en profite pour retirer la plupart des troupes du secteur et les porter dans la direction de Provenchères, le 14e C. A. devant former la droite de l'armée Dubail dans sa marche sur Sarrebourg.

Pendant qu'à notre gauche le 7e B. C. A. descend sur Ste-Marie-aux-Mines, où il reçoit un accueil enthousiaste, pendant qu'à notre droite le 13e et le 30e B. C. A., brisant toute résistance, s'avancent dans la vallée de la Fecht, jusqu'aux portes de Colmar, la 81e brigade (152e R. I., 5e B. C. P., un groupe du 4e R. A. C.) reçoit l'ordre **de nettoyer le plateau d'Orbey et d'occuper les Trois-Epis**. Le soir même (20 août), la mission était remplie, après un engagement très vif au Hohnack, tout à l'avantage du 152e, qui a élevé à cet endroit, un monument à la mémoire de ses morts.

Quoique fort déprimé par notre avance, l'ennemi essaie de prendre sa revanche. Le 22 août, une violente attaque, soutenue par une batterie de 210, se déclenche sur le village d'Ingersheim, occupé par des éléments du 5e B. C. P. et du 12e B. C. A. Ceux-ci résistent bravement. Ils sont soutenus à droite par les autres Cies du 5e Bataillon, à gauche par le 28e B. C. A., qui avait fait la veille une entrée triomphale à Kaysersberg. Le combat dure de 12 h. à 19 h. 30, et se termine par la retraite de l'ennemi. « Pendant tout ce temps, dit l'Historique du 5e B. C. P., nos chasseurs ont tenu tête **à la 1er brigade de landwehr bavaroise**. Malgré de lourdes pertes, nos hommes n'ont pas reculé d'un pas ; mais au contraire ils ont infligé une sanglante défaite à l'ennemi. Le lendemain matin, on trouvait sur le champ de bataille **600 cadavres allemands**. Aussi l'ennemi durement éprouvé ne recommence plus ses attaques, jusqu'au 28 août.

Situation critique en Lorraine

L'offensive de la 1er Armée. –Prise de Sarrebourg. – La Retraite. –
L'avance de la 2e Armée. – Prise de Morhange. – La retraite. –
Les dispositifs du Général Joffre. – Un groupement des Vosges est constitué. –
Son héroïsme rend possible la Victoire de la Marne.

Tout allait donc pour le mieux en Haute-Alsace et dans les Vosges. Malheureusement les échecs subis à Sarrebourg et à Morhange par les 1re et 2e armées, en Belgique par le gros de l'armée française, allaient, changer la situation, et aux jours de triomphes et d'espérances, allaient se succéder des jours de dures fatigues et d'épreuves douloureuses.

Si l'offensive en Alsace avait été couronnée de succès, il n'en fut pas de même en Lorraine et en Belgique.

LA 1re ARMÉE (Dubail) forte de 200.000 hommes comprenait de droite à gauche les 14e, 21e, 13e et 8e C. A. Elle commença **SON OFFENSIVE SUR SARREBOURG**, le 14 août. Ce jour-là, le 14e Corps qui occupait à droite les cols du Bonhomme et de Sainte-Marie, franchit sur sa gauche le col d'Urbeis, le village du même nom, et entra à Villé, où il capturait des pièces lourdes. Le long de la Bruche, il poussait jusqu'à Schirmeck, où il prenait douze pièces de campagne.

De son côté, **le 21e C. A.** (général Legrand) passait la frontière le 12, et entrait à Saâles et à Bourg-Bruche sans résistance sérieuse. Le 14, il enlevait le dernier sommet des Hautes-Vosges, le massif du Donon. En même temps nous prenions Saint-Blaise dans la vallée de la Bruche ; un drapeau, douze canons, 1200 prisonniers restaient entre nos mains, attestant la vaillance de nos soldats et le désarroi de l'ennemi.

Le même jour, 14 août, **le gros de la 1re armée (13e et 8e Corps)** se mettait en marche vers Sarrebourg. Le lendemain, il enlevait Blâmont et Cirey au 1er Corps bavarois. La marche en avant continuait sans trop de difficultés les jours suivants. Le 17, le 21e C. A. arrivait à la hauteur des 13e et. 8e Corps, la 13e D. I. s'appuyant au massif du Donon, la 43e se portant à l'est vers Abreschviller. Quant au 14e Corps, relevé à Ste-Marie-aux-Mines, par la 58e D. I. venue d'Alsace et la 71e d'Épinal, il se dirigeait vers le nord le plus rapidement possible par la vallée de la Bruche. Dès le 18, la 16e D. I. (général de Maudhuy) du 8e Corps **OCCUPAIT SARREBOURG**.

Tout allait donc à souhait ; mais l'épreuve ne devait pas tarder. La 1re armée avait maintenant devant elle, au nord et à l'est de Sarrebourg, des positions **FORTEMENT ORGANISÉES** : les batteries allemandes étaient abritées, l'artillerie lourde sur plates-formes en béton, le tir était assuré par des repères et réglé par de nombreux avions. Dans ces conditions, il était impossible aux meilleures troupes d'avancer ; elles ne pouvaient que se faire écraser.

A gauche, les 13e et 8e C. A. font inutilement des prodiges de valeur. A droite, si la 13e D. I. du 21e Corps, arrête l'ennemi au Petit Donon, **la 43e se heurte aux plus grandes difficultés** : la brigade coloniale ne peut déboucher, le 31e B. C. P. renouvelle sans succès ses charges brillantes pour enlever le col de St-Léon, notre artillerie prise sous un feu de pièces lourdes est obligée de se replier. Le 20, à 11 heures, après une sérieuse préparation d'artillerie de tous calibres, l'attaque allemande se déclenche, les Bavarois s'ébranlent sur toute la ligne ; le combat devient très violent avec de lourdes pertes de chaque côté. L'ordre est donné d'évacuer Sarrebourg. Heureusement, vers 15 heures, la 85e brigade (149e et 158e R. I.), entre en scène à Abreschviller, rejette l'ennemi au-delà du col, et transforme cette journée indécise **en un succès très net pour le 21e corps**. Les résultats obtenus par la droite de la 1re armée compensaient en partie l'échec marqué de sa gauche.

En somme, le soir du 20 août, la 1re armée occupait de bonnes positions. L'offensive pouvait être reprise dès que les troupes en mouvement ou au combat depuis le 14 seraient un peu reposées. Mais un ordre du général en chef vint prescrire **LA RETRAITE IMMÉDIATE** « en raison des changements graves survenus dans la situation générale des troupes en Lorraine. »

An début, cette retraite s'exécuta en bon ordre ; mais elle dut être accélérée à la suite du repli de la 2e armée. En outre divers incidents se produisirent qui aggravèrent la situation.

Dans les Vosges, la 71e D. I. avait perdu le col de Sainte-Marie. Le 14e C. A. épuisé par des marches et des contremarches sans arrêt rétrogradait vers la Meurthe. Le 21e Corps, vainqueur la veille, évacuait le Donon sur des renseignements inquiétants et se repliait sur Raon-l'Étape. Une division du 13e C. A. n'ayant pas reçu l'ordre de retraite, se trouvait isolée, attaquée par surprise, et perdait une partie de son artillerie. Enfin le 8e C. A se retirait précipitamment au-delà de la Meurthe, sur la Mortagne, pour s'y refaire. Le soir du 23 août, le général Dubail jugea nécessaire **D'ARRÊTER LE MOUVEMENT**, et même il donna l'ordre **DE SE TENIR PRÊT À REPRENDRE L'OFFENSIVE**.

***

LA 2e ARMÉE, sous les ordres du général de Castelnau, était aussi forte que la première (200.000 hommes). Elle comprenait de droite à gauche, les 16e, 15e, 20e et 9e C. A. et avait **SARREBRUCK POUR OBJECTIF**. Sur ce nouveau terrain, la tactique de l'ennemi **fut la même :** opposer au début une faible résistance, de manière à attirer nos troupes **sur des lieux bien organisés**.

Le front de l'armée de Castelnau était resserré entre les forts de Metz et les étangs de Dieuze. Elle passe la frontière le 14 août ; sa cavalerie atteint Château-Salins le 17 ; l'armée franchit la Seille le 19, après divers engagements et atteint Delme et Morhange. Elle ne devait pas aller **plus loin**.

Le 20 août, un bombardement continu d'artillerie lourde écrasait toute la ligne du 16e Corps. Le 15e attaqué avec une extrême violence se repliait sur Dieuze. Au 20e Corps, la 39e D. I. était prise sous un tel feu qu'elle se voyait contrainte de regagner Château-Salins ; la 11e D. I., la « division de fer » était encore plus éprouvée ; un ouragan de fer et d'acier s'abattait sur elle, suivi d'une attaque formidable à laquelle elle opposait une résistance héroïque. Néanmoins elle devait céder sous la mitraille et le nombre, de même que les troupes placées plus à gauche.

Dans l'ensemble, l'échec de notre gauche **était complet**. Au centre et à droite, les 15e et 16e Corps étaient **dans une situation difficile**, pressés par l'ennemi à travers un pays de forêts et d'étangs. Vers 16 heures, le général de Castelnau **ORDONNAIT LA RETRAITE GÉNÉRALE.**

La retraite de la 2e armée s'opéra dans la soirée du 20, la nuit et la journée suivante, couverte par le 20e Corps et la 68e division de réserve. Elle se fit d'abord dans un ordre relatif, mais une attaque très violente s'étant déclenchée au nord-est de Lunéville, il s'en suivit un nouveau recul précipité au-delà de la Meurthe.

Si l'on ne saurait trop regretter, tout en la comprenant, la panique qui s'empara des troupes au moment de la retraite, on ne peut qu'admirer la rapidité avec laquelle elles reprirent confiance et courage. « Dès le 23, dit un historien de la Grande Guerre, Rimbault, les hommes (de la 1re armée) ne semblent plus abattus, ils devisent joyeusement entre eux. Pour les mettre en confiance, le commandement a donné l'ordre **à tous les avions** d'évoluer au-dessus des troupes. -- Et ce fut un objet d'admiration sans pareil, lisons-nous dans la **Victoire de Lorraine**, que de voir ces soldats (de la 2e armée) hier encore battus, découragés, revenir ardemment à la bataille, deux jours après, leurs régiments reformés, les brigades dans la main du chef. » On sait que le même phénomène se produisit quelques jours plus tard, au grand étonnement de l'État-major allemand, chez les glorieux vaincus de Charleroi devenus les glorieux vainqueurs de la Marne.

***

Si le 20 août nous fut fatal à **SARREBOURG** et à **MORHANGE** les jours suivants le furent bien davantage encore **EN Belgique** pour les trois autres armées françaises. Le 24, le général Joffre **coordonne la retraite**, et nos troupes se retirent en combattant jusqu'à la Marne et au-delà.

Dans une note adressée le 24 aux armées françaises, le général en chef condense les enseignements qui résultent des premiers combats et signale les fautes commises. Le 25, par l'instruction générale numéro 2, il précise l'axe de retraite assigné à chaque armée ; il indique son intention de constituer à gauche, au moyen des 3e, 4e, 5e armées et de l'armée anglaise une masse capable de reprendre l'offensive dès que les

circonstances le permettront. Une 6e armée va se former vers Amiens **avec les divisions prélevées sur l'armée de Lorraine et l'armée d'Alsace**, et celles venant du camp retranché de Paris. Une instruction particulière du 27 août, prescrit à la 6e armée une offensive sur la droite ennemie, afin de l'envelopper. Le général Joffre pense que cette armée pourra prononcer son mouvement vers le 2 septembre, quand le reste des armées françaises en retraite sera vers la ligne Reims Verdun, Quant à la droite (1re et 2e armées), **ELLE DOIT TENIR SES POSITIONS**.

L'armée d'Alsace, qui occupait Mulhouse, et qui se trouvait aux portes de Colmar ÉTAIT **DONC DISSOUTE**. La 14e Division du 7e Corps et la 8e Division de cavalerie allaient entrer dans la6e armée de Maunoury. Deux groupements étaient formés avec celles qui restaient dans l'est : **le groupement de Belfort**, qui n'eut pas trop à souffrir, le **groupement des Vosges**, rattaché à la 1re armée, qui se composa d'une division du 7e Corps, la 41e, d'une division de réserve, et de cinq bataillons de Chasseurs alpins du général Bataille. C'est ce groupement des Vosges qui allait, avec les troupes du 14e Corps, arrêter les Allemands **autour de St-Dié** du 20 août au 12 septembre, avec de lourdes pertes et de rudes combats.

Ici se termine la première période de notre **Histoire de la guerre autour de Fraize en août et septembre 1914**. C'est à dessein que nous avons donné des aperçus généraux sur les premières semaines de la guerre : pour bien comprendre ce qui s'est passé chez nous, **il faut savoir ce qui s'est passé ailleurs**. Toutefois il n'en sera plus ainsi dans l'histoire de la deuxième période, nous ne nous éloignerons pas au-delà de Saint-Dié. D'une part cela ne sera plus nécessaire, d'autre part les événements qui se sont déroulés ici **sur les hauteurs de Fraize** sont assez importants pour absorber toute notre attention.

Du 23 août au 12 septembre 1914, l'ennemi qui a suivi nos soldats en retraite après les échecs de Sarrebourg et de Morhange, s'acharne à percer notre front au Sud de Nancy. C'est une poussée formidable d'abord vers la trouée de Charmes, ensuite sur la Mortagne en direction de Rambervillers, puis à Saint-Dié vers Brouvelieures, enfin entre la Meurthe et les Vosges. Heureusement nos troupes tiennent bon sur toute la ligne.

C'EST L'OFFENSIVE ENTRE LA MEURTHE ET LES VOSGES qui nous intéresse davantage, non pas qu'elle ait été plus meurtrière que les autres, mais parce qu'elle a eu lieu **sur les hauteurs qui dominent Fraize**, de la Mangoutte au Rossberg avec le saillant de la Behouille, et **qu'elle a été repoussée avec un effectif restreint**, les 13e et 22e B.C.A. seuls au début, aidés ensuite par le 5e B.C.P., le 23e et le 133e R.I., face au nord, les 28e et 30e B.C.A. face à l'Est, du Tanet au pré de Raves, ceux-ci venant au secours de ceux-là dans les heures les plus critiques.

Dans son article du 8 décembre 1914, le « Temps » apprécie en ces termes le courage des 13e et 22e B.C.A. : « Ils ont été de la rude partie qui s'est jouée entre la Lorraine et la Haute Alsace, sur les crêtes, dans la région de Mandray, à un endroit **où nous étions très vulnérables étant dégarnis**. Là, pendant cinq jours, deux bataillons d'Alpins ont tenu à eux seuls contre des forces allemandes considérables, qu'ils ont empêchées de passer : sauvant ainsi le 14e Corps engagé sur la Meurthe **d'un enveloppement qui lui eût été fatal...** »

Dans sa préface au livre de Raoul Allier « Les Allemands à Saint-Dié », le général de Lacroix exalte à son tour la belle résistance de 1914 : « En liaison avec l'armée de Lorraine, l'armée des Vosges a maîtrisé l'ennemi et **l'a empêché de réaliser une menace d'enveloppement de nos armées,** qui aurait pu gêner singulièrement la réussite de la manœuvre du général Joffre. Elle a joué un rôle d'interdiction et a procuré ainsi au généralissime la sécurité dont il avait besoin sur un de ses flancs et sur ses derrières... Des héros obscurs sont tombés par centaines et par milliers dans ces Vosges qu'ils ont interdit à l'ennemi de franchir. Il faut que la France ne l'oublie pas, et que les familles de ces nobles enfants ou que ceux d'entre eux qui ont échappé à ces rudes combats, sachent que les soldats de l'armée des Vosges **ont fait le sacrifice de leur vie pour la France, et qu'ils sont aussi des vainqueurs de la Marne.** »

Ce sera également la conclusion de ceux qui liront cette deuxième Partie de l'Histoire de la guerre autour de Fraize. Ils seront dans l'admiration du courage magnifique déployé par cette lignée de brave pendant la période qui va du 23 août au 12 septembre ; ils s'étonneront que ces mêmes hommes, fatigués déjà par trois semaines de combats, déçus dans les espérances qu'avaient formées en eux tous les succès d'Alsace, aient pu fournir un pareil effort ; ils seront reconnaissants à ceux qui ont pris part à cette lutte héroïque, morts ou vivants, d'avoir préservé notre chère cité de Fraize de la honte et des horreurs de l'invasion. Et ils comprendront mieux à la lecture de ces pages comment ils ont empêché l'ennemi de

percer notre front entre le 14e Corps et les Vosges, facilité la victoire de la Marne et contribué au salut de la Patrie.

Les historiques des Régiments, quelques ouvrages sur la Grande Guerre, des notes particulières à nous confiées, voilà les sources où nous puiserons, comme avant, pour raconter **au jour le jour** les souffrances et les exploits de ces braves.

DEUXIÈME PARTIE

L'offensive allemande entre la Meurthe et les Vosges

A la Tête de Behouille

Au Col des Journaux

Vers la Victoire

DEUXIÈME PARTIE

(25 Août - 12 Septembre)

L'offensive Allemande entre la Meurtl1e et les Vosges

Les Allemands dévalent des Cols de Sainte-Marie et de Saâles. --
Saint-Dié est bombardé, puis occupé.-- La menace vers Épinal. --
Les Batailles de Mandray. – Nos troupes se replient sur Fraize.

22, 23 et 24 août

Si les allemands, après l'échec de Sarrebourg, poursuivirent le gros de la première armée avec une telle rapidité qu'ils entraient à Lunéville le 22 août, ils mirent plus de temps pour arriver àl Saint-Dié. **LE 22 CEPENDANT**, un combat s'engageait au col de Sainte-Marie, soutenu assez faiblement par la 71e D.I. Un écrivain distingué, historien et romancier, le lieutenant-colonel Maihon (Art Roe) se fit tuer sur ses pièces avec plusieurs officiers « **pour donner l'exemple et empêcher un recul précipité** », dit le texte de sa citation. Aussitôt une partie du 30e R.I., qui concourait à arrêter l'avance allemande dans la vallée de la Bruche, est amenée en auto à Gemaingoutte, **pour aider à reprendre le col**.

LE 23, le col est repris à l'ennemi ; le Bataillon du 30e l'occupe **LE 24**, mais ne se trouvant pas soutenu, il se replie sur Ban-de-Laveline, puis à Saint-Dié où il rejoint le Régiment.

« A Fraize, écrit dans son journal Mlle M. P., le 24, de grand matin, violente canonnade direction de Sainte-Marie, échos prolongés jusqu'à 10 heures du matin. Le soir, apparition d'une patrouille de dragons. »

« A Saint-Dié, dit Raoul Allier, on se représente volontiers **que la situation est grave**. Mais des renforts arrivent ; à 6 heures du soir, débarque, à la gare, le 62e B.C.A., d'Albertville ».

Oui, des renforts arrivent ; mais **ARRIVERONT-ILS ASSEZ NOMBREUX ET ASSEZ TOT ?** Sans doute la 44e D.I. qui passe à la première armée débarque le 24 août à Saint-Dié et à Bruyères. La 8e Brigade de dragons du général Gendron, venant de Munster se trouve le même jour à Géradmer. Mais ceux qui doivent être les défenseurs de Fraize, **LES SOLDATS DE LA 41. D.I.**, sont encore les uns à Mulhouse : 23e et 133e R.I. formant la 82e Brigade, les autres, chasseurs du général Bataille, sont toujours aux portes de Colmar, sans autre préoccupation que celle d'y entrer bientôt : 5e B.C.P., 13e, 22e, 28e et 30e B.C.A. C'est le 24 seulement que les troupes de Mulhouse sont alertées et mises en route ; quant aux bataillons de chasseurs ils ne sont prévenus que le 25 et même plus tard.

25 août

Dans son ouvrage intitulé « Les Barbares à la trouée des Vosges », Louis Colin raconte ainsi l'arrivée des Allemands d'après le récit du curé de Laveline : « Mais voilà que le 24 et le 25 août, compagnies et sections défilent. Sur nos têtes éclate un tapage infernal ; autour de nous les forêts sont sillonnées d'éclairs. C'est la bataille ; c'est l'ennemi qui avance. Les blessés abondent... C'était pour nous une affreuse désillusion. Où étaient ces régiments si beaux que nous avions vus passer ? Et cette artillerie et ces canons ? J'eus la sensation horrible de la déroute. »

Dans ses lettres si intéressantes, le capitaine Belmont du 51e B.C.A. décrit les événements de la journée. « **Mardi, 25 août, 10 h. du matin**. - Nous avons fini par arriver à Saint-Dié... Ici, c'est de plus en plus la réalité frappante ; la ville est tout en troupes, cavaliers, artillerie, convois, automobiles. **Midi et**

demi : Nous venons de nous porter à 3 ou 4 kilomètres à l'Est de St-Dié pour protéger la ville contre une attaque éventuelle de cavalerie allemande. A en juger par la canonnade qui se précise et se rapproche comme les sourds grondements d'un orage, l'ennemi doit progresser vers nous... **4 heures du soir :** Sur la route, des troupes passent en désordre, par petits paquets se repliant sur St-Dié, harcelés par l'artillerie allemande. Nous sommes noyés dans une telle masse que nous ne pouvons pas nous rendre compte de ce qui se passe dans l'ensemble. »

« Dès le 25 au soir, écrit de son côté, Raoul Allier, les nouvelles deviennent **franchement mauvaises**. Les formations sanitaires avaient reçu l'ordre d'évacuer la ville. Au matin, le 51e B.C.A. (le bataillon du capitaine Belmont) avait débarqué à St-Dié. Dans l'après-midi, **il montait au sacrifice vers Dijon**. A 10 h. ½ du soir, les dernières voitures partent avec les dernières locomotives. »

Comme on le pense La Croix-aux-Mines, était occupée le même jour que Laveline, et les patrouilles allemandes se dirigeaient dès le 25 vers le col des Journaux, objet de leur convoitise, espérant bientôt par là descendre dans la riche vallée de Plainfaing, Fraize, Anould.

En Alsace pendant que le 28e B.C.A., vivement attaqué, **se repliait par ordre sur Orbey** en défendant le terrain pied à pied, le 30e **revenait au col du Bonhomme**. « Les chasseurs dit l' Historique Du 30e goûtaient à Zimmerbach un repos bien mérité. Brusquement le 25, ordre de regagner la frontière vers les cols du Bonhomme et des Bagenelles. Départ à 13 heures, dure étape, avec la tristesse d'abandonner les villages où l'on a reçu un accueil si touchant, le sol où l'on a vibré des premières émotions de la victoire. Toute la nuit, entre le lac Blanc et le Louschpach, il faut frayer un passage aux équipages et à la batterie alpine à travers les innombrables abattis de gros sapins reliés par des fils de fer qui barrent la route. Après 24 heures de marche, le Bataillon est dispersé du col du Bonhomme au col des Bagenelles. »

26 août

Pendant que le 28e et le 30e B.C.A. couvrent l'ancienne frontière, le 13e et le 22e sont alertés à leur tour. « Le 26 août, lisons-nous dans l'Histoire malheureusement trop courte du 22e B.C.A., le Bataillon quitte l'Alsace pour s'opposer dans les Vosges à la marche victorieuse de l'ennemi, qui, maître du col de Sainte-Marie marche sur Saint-Dié. »

Heureusement, le lieutenant Margerin, du 13e supplée dans ses Mémoires à la brièveté regrettable des Historiques du 13e et du 22e B.C.A., « Un soir, dit-il, il fallut partir. C'était le 26 août. Nous le fimes le cœur triste mais l'âme vaillante, parce que nous savions que nous allions au secours de nos frères en Lorraine, où la partie était rude. D'une marche rapide, le bataillon gagna Turkheim, Munster, la Schlucht et descendit en France sur Plainfaing et sur Fraize. A 7 heures du soir, il était à Mandray et **passait de suite à l'attaque**. La tragédie commençait... La bataille de Saint-Dié dura du 25 août au 12 septembre, avec une extrême violence. Des milliers de Français et d'Allemands y furent tus et c'est à juste titre que Maurice Barrès appelle cette région **LE TROU DE LA MORT**. Pendant plusieurs jours, la marée allemande monta, terrible, et nos cœurs se remplirent d'angoisse. Ce sera, devant l'Histoire, la gloire des 13e et 22e B.C.A. d'avoir lutté contre cette masse avec un courage indomptable et de l'avoir vaincue. »

En présence du danger de plus en plus imminent à Saint-Dié comme à Fraize, **la gare et la poste** sont évacuées le 26.

Jusque-là, les allemands n'arrivaient que par le col de Sainte-Marie. Le 26, **ILS PASSENT LE COL DE SAÂLES**, et malgré l'héroïque résistance de nos troupes, **ils marchent rapidement sur Saint-Dié**. qu'ils bombardent. Le 62e B.C.A. défend le col de Robache ; avec un bataillon du 99e R.I. il repousse huit assauts successif. Le 51e soutient le choc avec la même bravoure du côté de Dijon.

L'ennemi avance toujours. La 58e D.I. s'étant repliée jusqu'à Taintrux, le général Barret, commandant le 14e Corps, **pour ne pas être coupé sur sa droite**, fait appel au général Gendron, ainsi qu'aux 51e et 52e Chasseurs. Ceux-ci barrent aussitôt la vallée de la Meurthe à la hauteur de Saint-Léonard.

Il était 8 h. ½ du soir lorsque, le mercredi 26 août, une première patrouille allemande fit son apparition à Mandray. Les cuisines de campagne y débouchaient à 10 heures. Ainsi, la 13e B.C.A. n'avait précédé que d'une heure les Allemands à Mandray ; voilà pourquoi, à peine arrivé **il passait de suite à l'attaque** comme nous l'avons vu dans le récit du lieutenant Margerin.

27 Août

Le communiqué officiel résume ainsi la journée du 27 : « D'une façon générale, notre offensive progresse entre Nancy et les Vosges. Toutefois **NOTRE DROITE A DU LÉGÈREMENT SE REPLIER DANS LA DIRECTION DE SAINT-DIÉ** ». Il aurait pu ajouter : « qui a été occupé par l'ennemi ».

« Le 27 août, écrit le général Palat dans « La Victoire de Lorraine », les armées allemandes **CONTINUENT LEUR OFFENSIVE**. Tandis qu'elles arrêtent la droite de Castelnau vers Gerbépal, elles font effort **contre la droite du général Dubail le long des Vosges**. Le repli de la 58e D.I. au Sud-Est de Saint-Dié (à Taintrux) découvre le flanc droit du 14e Corps. Épinai est menacé dans les directions de Rambervillers et de Saint-Dié ».

« Après notre abandon des cols de Saâles, Lubine et Sainte-Marie, dit à son tour Louis Colin, les envahisseurs s'y précipitèrent en avalanche. Le jeudi 27, **une bataille eut lieu dans la plaine de la Meurthe**, qui décida de la prise de Saulcy, de Sainte-Marguerite et de Saint-Dié. L'État-major allemand était resté sur la Tête de Behouille... Lorsque l'aube du jeudi 27 se leva, la fusillade avait repris de plus belle. Tout le monde avait donné contre l'Allemand. Les chasseurs alpins avaient fait des prodiges. Jusqu'à la dernière minute, on avait espéré la victoire, et cependant la reculade des nôtres commençait à se produire. De Robache et de Dijon, nos batteries se taisaient peu à peu. A 9 h. du matin, nos canons redescendaient en toute hâte, rue du Nord au galop des chevaux ».

Nous ne nous attarderons pas à décrire l'entrée des Allemands à Saint-Dié dans l'après-midi du 27 ; les détails en sont connus de tous. Nous avons plutôt hâte **DE VOIR CE QUI SE PASSAIT PRÈS DE NOUS**.

Pendant que la brigade de cavalerie restait en observation au-dessus de St-Léonard vers le col de Vanémont, la bataille faisait rage à ses pieds. « Dans la matinée, écrit Mlle M.P., le combat vers Mandray dure toute la journée avec acharnement, et ne se termine qu'à la noire nuit. Les Alpins, 30e et 13e vont au secours à 1 h. et à 4 h. Les blessés de l'asile sont évacués ».

Le 22e B.C.A. qui venait d'arriver **fut particulièrement éprouvé**. « Le 27 août, dit l'Historique, les avant-postes ennemis sont à Mandray. Après un combat meurtrier qui nous coûte cent blessés, le village est reconquis. »

Le 13e B.C.A. avait été moins engagé ; il ne comptait en fin de journée que 4 tués et 8 blessés. De plus il eut la joie ce jour-là **de capturer avec le 30e B.C.A. TOUT UN CONVOI DIVISIONNAIRE ALLEMAND**. Écoutons le lieutenant Margerin nous raconter cet exploit : « Cependant le 27 au soir, nous parvînmes à surprendre l'ennemi et à l'encercler dans le petit village de Mandray. Aux deux issues nos hommes se sont précipités, et jusqu'à deux heures du matin, l'égorgement n'a pas cessé. Nous avions pris cette nuit-là un convoi divisionnaire et 350 prisonniers. Heures tragiques où nous avons vu rouge, et dont on oublie les détails navrants pour ne plus retenir que l'impression de joie délirante après un si beau coup. »

Voici comment l'Historique du 30e raconte l'affaire : « Le 27, le Bataillon dispersé du col du Bonhomme au col des Bagenelles se rassemble dans la soirée. D'importantes troupes allemandes refoulent le 14e Corps dans la vallée de la Meurthe, le Bataillon va inquiéter leurs derrières. (Deux compagnies du 28e le remplacèrent à la frontière pendant cette expédition). -- Sous bois, par le Chipal, on marche sur Mandray ; on se relie au 13e Bataillon. Avec une compagnie du 13e, la compagnie Touchon et les éclaireurs du lieutenant Berge s'emparent du convoi d'une division bavaroise : 230 prisonniers, chevaux, voitures et même les bagages du général nous restent ».

28 Août

Si les Allemands avaient espéré dépasser rapidement St-Dié pour s'élancer sur Epinal, leur déception fut vive dès le 28 août. Sous la direction du général Putz, nommé ce jour-là chef du Groupement des Vosges, **LA RESISTANCE S'ORGANISE**. A 5 h. du soir, une vigoureuse contre-attaque du 51e B.C.A., des 75e et 99e R.I., réoccupe St-Dié jusqu'à la gare des marchandises. Le 30e R.I. qui vient de recevoir 1.300 hommes du dépôt enlève le col d'Anozel et le village de Saulcy, où il éprouve de nouveau des pertes

cruelles. Enfin la brigade de dragons, les 13e et 22e B.C.A. reçoivent l'ordre de barrer la vallée de la Meurthe.

A Mandray, le combat **fut encore plus vif que la veille**. « Au matin, écrit Mlle M.P., la canonnade recommence. Fusillade aux Sèches-Tournées. 310 allemands faits prisonniers, sont conduits à Plainfaing par les Alpins. L'église de Mandray brûle. A 2 h., le combat reprend. Le 11e dragons passe. Le canon se prolonge jusque très tard dans la nuit. Les Alpins du 22e passent ; nous leur faisons du vin chaud. »

Mais c'est le lieutenant Margerin qui nous dira le mieux **CE QUE FUT CETTE DURE JOURNEE DU 28 AOUT**. « Le 28, au matin, dès les premières lueurs du jour, le bataillon dispersé par le désordre de la nuit, se reconstitue et disparaît sans bruit, pour prendre position en avant du col de Mandray, à la lisière des bois. Seul Mollard est resté avec sa section. Profitant de la nuit, il s'est glissé dans le cimetière de Mandray et attend les allemands pour leur barrer la route. Bientôt ils sortent de leurs maisons ; la colonne allemande rallie ses débris ; ses éclaireurs passent en tête du gros ; les officiers marchent, étudiant leur carte. Mollard fauche leurs rangs et ses hommes résolus tirent à coup sûr.

De loin nous avons suivi le sort de ces héros, et trois fois nous avons entendu les hurrah de l'ennemi alterner avec la musique aigriarde de leur charge. Chaque fois ils ont été arrêtés, jusqu'au moment où Mollard, après avoir mis ses blessés dans l'église à la garde de Dieu, quitta son cimetière pour nous rejoindre sons une grêle de balles. Peu de temps après l'**église flambait**, et jamais plus nous n'eûmes de nouvelles de nos blessés, morts pour la Patrie au milieu des flammes. Deux jours après l'adjudant Mollard, « notre héros » comme nous l'appelions, fut tué d'une balle au front. (L'absence d'ossements humain dans les décombres de l'église nous porte à croire que les blessés n'y étaient plus quand les Allemands y mirent le feu).

Quelle que soit la bravoure d'une troupe, continue le lieutenant Margerin, il arrive un moment où ses forces peuvent la trahir. Les marches longues sous la pluie, les nuits sans sommeil, les combats incessants des derniers jours avaient mis notre Bataillon à la limite de sa résistance. Et malgré tout il fallait tenir. Au loin, la masse allemande s'annonçait effroyable, et nous étions à ce moment seuls, sans artillerie, pour lui faire face.

Jamais je n'oublierai cette journée du 28 août, **où nous garnissions un front énorme**, et où chaque section jouait l'honneur du Bataillon. Le soir, **il me manquait 32 hommes sur 60**, tombés sous les obus, sous les balles, et principalement dans les coups de boutoir qu'il fallut donner à la baïonnette. Le 22e B.C.A. arriva à l'heure psychologique ; **NOUS ÉTIONS A BOUT**. Son renfort nous permit quelques heures de repos au pied des arbres ».

29 Août

La journée du 29 **DEVAIT ÊTRE PLUS PÉNIBLE ENCORE** et se terminer par un nouveau recul.

« Le 29, dit l'Historique du 22e B.C.A., la lutte reprend, très vive, entre le col de Mandray et le mamelon dit « Tête de Behouille ». Toutes les compagnies du Bataillon sont engagées. Le soir venu, **l'ordre est donné de se replier sur Fraize** ; l'ennemi est supérieur en nombre. » Cependant l'attaque avait été mieux conduite. Dès 5 heures du matin, un régiment de dragons était au col des Journaux, soutenant la batterie qui appuyait l'attaque des deux bataillons alpins sur Mandray et La Croix-aux-Mines.

Nous lisons dans le journal de Mlle M.P. : « De grand matin, violente fusillade ; le canon se rapproche, toute la matinée, pluie d'obus. Un peu avant midi, quelques-uns éclatent tout près des FauJx, un au Belrepaire. Les braves, Alpins retournent à la charge. Les obus pleuvent jusqu'au soir. On amène de nouveaux blessés, tous bien courageux. » C'est ce jour-là que Joseph Bastien fut tué, au Belrepaire, dans les circonstances que l'on sait.

Mais **rien n'égale en intérêt** les Mémoires du lieutenant Margerin : « Le 29 au matin, nous continuons l'attaque avec le 22e chasseurs. Celui-ci a repris le terrain que l'ennemi nous avait disputé, mais déjà bien des officiers sont tués et partout l'artillerie allemande a fait de larges brèches. Nos petits 65 nous aident de leur mieux. Une batterie de 75 au col des Journaux nous soutient également. Au petit jour, l'artillerie ennemie reprend contre nous un feu d'enfer et tape avec précision.

Le commandant Verlet-Hanus tombe, la cuisse fracturée par un éclat. Je l'ai vu passer sur son brancard, la face livide, les bras croisés sur sa poitrine. De ses lèvres décolorées, il murmure sans cesse : « **Mon bataillon !... Mon pauvre 13e !** » Soudain, dans un sursaut d'énergie, il se soulève : Je vais mourir, dit-il, Fourrier, écrivez : J'adresse mon dernier salut à mon beau Bataillon. Je le remercie de son courage, et je lui demande de tenir jusqu'au bout. Il y va du salut du Pays, de la France que j'ai tant aimée ».

Ainsi mourut notre Commandant ; (il mourut le soir même à Gérardmer). Nous n'eûmes pas le temps de le pleurer ; mais il fut l'âme de notre résistance. A chaque coup frappé, nous avons songé à le venger.

Le petit village de Mandray est dans un fond. Au Sud, i1 est dominé par les cols de Mandray et des Journaux qui le relient à Fraize ; au Nord, la Tête de la Behouille se dresse impressionnante, toute noire, couverte de sapins et de rochers. De là les Allemands **bombardent Saint-Dié**, et soutiennent leur infanterie **lancée à la conquête du col des Journaux**. Celle-ci attaque avec une incroyable ténacité. Ses masses s'avancent dans un ordre parfait, remarquablement déployées, utilisant tous les plis du terrain, et par bonds courts et rapides. Devant nous c'est un fourmillement de casques, et derrière nous, **NOUS N'AVONS PAS UN RENFORT**.

Nous passons alors furieusement à l'attaque ; nous quittons nos positions de défense et nous devenons agressifs. L'ennemi recule encore une fois, et nous lui prenons à la baïonnette le mamelon boisé de Réchagoutte. Contre nous son artillerie s'acharne avec une violence extrême. Ramassés sur eux-mêmes, disparaissant à demi, les hommes restent en place, terrorisés par cet immense vacarme qui ne cesse qu'à la nuit.

Le 13e et le 22e se sont cramponnés et ont conservé le territoire conquis qu'ils garnissent de tranchées, tandis que le vent nous apporte de temps en temps les échos des travaux que les Allemands poursuivent eux-même avec fièvre, au pied de la Tête de Behouille. Auprès de nous des blessés, effroyablement mutilés, lancent dans la nuit leurs lamentables plaintes et demandent à boire. Pauvres petits **qui ne peuvent pas mourir** !.

A la fin de cette journée du 29, si les Allemands avaient dû envoyer de St-Dié de nombreux effectifs vers Saulcy, St-Léonard et Mandray, nous avions perdu, de notre côté, beaucoup d'hommes et même du terrain. La 58e D.I. s'était repliée sur Anould, découvrant de plus en plus le flanc droit du 14e Corps. « Une offensive allemande par la Haute-Meurthe, dit le général Palat, **aurait eu beau jeu pour nous couper des montagnes des Vosges et de leurs débouchés en Alsace**. Le général Dubail voyait le danger. Il pressait l'arrivée de la 41e D.I. du Groupement des Vosges et la dirigeait sur Anould. Il prescrivait l'offensive générale pour le lendemain 30 août, malgré nos échecs du 29, faisant ainsi preuve d'une persévérance **qui méritait d'être récompensée** ».

Dès le 30 au matin, écrit le général Palat, deux bataillons de chasseurs forment couverture sur la crête de Mandray, tenant St-Léonard, le col de Mandray et le col des Journaux. Ils se relient **à gauche** avec une Division du 14e Corps, **à droite** avec les éléments qui gardent le massif du Bonhomme. Mais nos troupes avaient été refoulées le 29 sur Anould, à l'Ouest de la Meurthe. Le lendemain 30, nous attaquions au Nord de St-Léonard, à Mandray, de Saulcy à Entre-deux-Eaux. Nouvel échec qui devait s'aggraver le 31 août et le 1er septembre. Nous avions réussi à progresser un peu vers Fouchifol et la Tête de Behouille, mais dès le 1er septembre, l'ennemi marchant par la vallée de la Croix-aux-Mines menaçait nos communications avec le Bonhomme. »

A la Tête de Behouille

L'attaque de la Tête de Behouille. -- Nos Troupes s'en emparent. -- Luttes acharnées. -- L'héroïque défense de « la Roche du Renard ».

Ainsi la tentative de percement de notre front **GLISSE TOUJOURS PLUS A DROITE** et cette fois **c'est le col des Journaux** qui est particulièrement visé. Ainsi les troupes de renfort **ARRIVENT JUSTE A TEMPS** pour s'opposer à la marche de l'ennemi, et encore ce n'est qu'après plusieurs journées d'échecs et de durs combats qu'elles finissent par s'imposer à lui.

La bataille du 30 **AVEC LA TÊTE DE BEHOUILLE POUR OBJECTIF PRINCIPAL** eut lieu dans l'ordre suivant : à droite, le 133e R.I., à gauche, le 23e R.I., au centre les 13e et 22e B.C.A.

« Le dimanche 30 août, dit l'Historique du 23e R.I., à 4 heures du matin, le 23e quitte Gérardmer pour prendre part à la bataille dite « de Saint-Dié ». Dans le courant de la journée, il est durement engagé dans la région à l'Est de Saulcy, et il ne peut atteindre malgré ses efforts les objectifs qui lui étaient assignés (cote 467 -- hauteur de la Planchette – Entre-Deux-Eaux -- cote 541) ».

« La matinée du 30, écrit le lieutenant Margerin, **se passa dans un calme relatif**. De part et d'autre on s'observe. Les hommes en profitent pour sommeiller et pour manger. Derrière nous **LES RENFORTS COMMENCENT A ARRIVER**. A notre gauche, la bataille fait rage sur Saint-Léonard - Contramoulin.

A midi, le 13e et le 22e Chasseurs reçoivent l'ordre **d'attaquer la Tête de Behouille**. Ils seront appuyés par le 23e et le 133e R.I., venus en hâte de Mulhouse. Notre artillerie nous soutient avec une remarquable précision, mais faiblement, car ses coups sont comptés. A 2 heures, nous avons livré l'assaut. La Cie a été décimée par les mitrailleuses allemandes et des tirs d'infanterie. Le capitaine Naquard est tombé le premier. Plus tard sur son corps on a relevé la trace de 18 balles. (Le capitaine Naquard repose toujours au cimetière de Fraize). Près de lui, le lieutenant Weber, officier de grand avenir, très aimé de tous, a reçu deux balles au cœur. Le soir cependant **les tranchées allemandes ont été enlevées** et nous nous maintenons au pied de l'énorme piton boisé. Le 13e B.C.A. eut ce jour-là 21 tués et 49 blessés.

L'historique trop concis du 22e nous dit que ce Bataillon prit part à l'attaque et enleva, pour quelques instants du moins, le village de Fouchifol.

A partir du 30, nous trouvons dans l'Historique du 133e R.I., tous les détails que nous pouvons désirer. « Le 30 août, les 2e et 3e Bataillon devaient avec le 23e R.I. et des groupements du 4e R.A.C. se diriger vers le Nord, à droite de la Meurthe, pour agir dans le flanc gauche des colonnes ennemi, qui, ayant franchi le col de Saâles, **cherchaient à tourner l'aile droite de notre 1re armée**.

Après avoir longé les lacs de Retournemer et de Longemer, on passa à Gerbépal et on arriva vers 10 heures à Anould, où le 2e Bataillon **resta en réserve**, tandis que le 3e **était envoyé au col de Mandray**. De son côté, le 1er Bon s'était rendu directement du col de la Schlucht à Fraize **par la rive droite de la Meurthe**.

A Fraize, les habitants firent à nos soldats un sympathique et généreux accueil. Mais des blessés des 13e et 22e B.C.A. racontaient que là-haut, **au col des Journaux**, depuis quatre jours, leurs bataillons se battaient sans répit. Le canon tonnait sans arrêt et le crépitement des mitrailleuses arrivait distinct, proche déjà. On comprit tout de suite la gravité de la situation qu'une heure auparavant on ne soupçonnait même pas. Le 1er Bon était arrivé comme renfort et il allait être engagé **IMMÉDIATEMENT.**

Vers 11 heures, le colonel Dutreuil vint se mettre à sa tête, avec ordre de prendre aussi le commandement des 13e et 22e B.C.A., pour s'emparer de la côte 639 (la Roche du Renard), et de la Tête de Behouille. Le départ de Fraize se fit avec une gravité émouvante : chacun était prêt au sacrifice qui pouvait lui être demandé.

Après une ascension d'une heure et demie, on arriva au col occupé par le 13e chasseurs. La fusillade crépitait sans discontinuer. Le bataillon descendit le versant et s'installa derrière le premier mouvement de terrain. En arrière, parallèle au front d'attaque, passait le col des Journaux, hérissé de grands sapins. A mi-pente des contreforts, et perpendiculairement à eux, courait un mouvement de terrain en forme de dos d'âne. Ce mouvement se décomposait lui même en quatre bosses successives dont la plus extrême, boisée au sommet, était aussi la plus élevée, et formait la pointe de l'éperon qui dominait les vallées de la Meurthe et de la Fave : c'était **LA TÊTE DE BEHOUILLE**. De chaque côté un ravin profond : à gauche celui de Mandray, à droite celui de La Croix-aux-Mines.

Le 1er Bataillon avait pris position derrière le premier repli de terrain (près de la route qui descend au Chipal), et l'ennemi était dans le bois à 100 mètres à peine. Le capitaine Cornier indiqua au commandant Falconnet qu'il convenait de commencer l'attaque par la corne du bois. Malheureusement les trois autres Cies s'élancèrent avec trop d'entrain, avant que l'ennemi n'eût été attiré à la corne. Pendant qu'elles franchissaient les 100 m. à découvert, un feu meurtrier les faucha, et **la plupart des officiers tombèrent tués ou blessés**.

Le Bataillon n'en continua pas moins sa marche, et la 4e Cie en tête, il bouscula l'ennemi et commença la poursuite. Accroché aux pentes de la troisième crête, (la Roche du Renard), il finit par s'en rendre maître. Il ne restait plus qu'à enlever le dernier piton rocheux, au sud de la Tête de Behouille. Mais là on se heurta à des positions fortement organisées ; d'autre part les chasseurs qui attaquaient la Tête de Behouille **par l'ouest** étaient fatigués par les combats des jours précédents et n'en pouvaient plus. On fit alors appel au 3e Bataillon qui était au col de Mandray, et en fin de journée, on tenta un nouvel effort. Vers 19 h., on réussit à pénétrer à nouveau dans les positions ennemies. La 4e Cie qui, moins éprouvée au début, avait pris ensuite la tête du mouvement, parvint jusqu'aux pentes sud-est de la Tête de Behouille, mais arrêtee par une violente fusillade, **elle ne put la gravir**.

La nuit d'ailleurs était venue. Le régiment coucha sur ses positions, à 100 m. de l'ennemi. Au loin, on entendait rouler les convois : les Boches amenaient des renforts et de l'artillerie. Tandis que les 1er et 3e bataillons du 133e étaient engagés, le 30 août aux cols de Mandray et des Journaux, le 2e fut maintenu en réserve de division à Anould. Il put admirer nos 75 du 4e R.A.C. en batterie au nord du village. Encadrés par des 105 percutants et fusants, les artilleurs ripostaient imperturbables comme à la manœvre. Quelquefois une pièce disparaissait dans la gerbe noire d'un éclatement. Quand la fumée se dissipait, les servants tombés avaient déjà été remplacés, et le tir continuait sans le moindre arrêt.

Dans la nuit le colonel Dutreuil vint lui-même rendre compte de la situation à la Division (général Superbie) et faire ravitailler en cartouches les deux bataillons engagés aux Journaux. Il annonça les pertes, parla de l'héroïsme montré par tous à l'attaque de la Tête de Behouille, et en particulier du 1er Bataillon, qui ayant épuisé ses munitions, avait continué de progresser à la baïonnette, donnant l'assaut **sept fois de suite** ».

31 août

Le 31 août, écrit le général Palat, l'ordre général n°19 portait les félicitations du général en chef aux troupes de Lorraine « pour l'exemple d'endurance et de courage qu'elles avaient donné ». Éloge mérité car ces combats obscurs entre la crête des Vosges et la Moselle avaient mis à une cruelle épreuve la résistance des troupes éprouvées par nos premiers échecs, **tout en fixant un effectif ennemi nullement négligeable loin du théâtre des opérations principales**.

A la droite de la 1re armée, le 14e Corps ne se maintenait qu'avec peine à Anozel. (Pendant que le 3e Bataillon du 30e R.I. reste à Saulcy qu'il a reconquis, les 1e et 2e sous les ordres du capitaine Mangin, un Vosgien, attaquent sans arrêt les lisières du Kemberg). Entre ce Corps d'armée et les Vosges, la situation de nos troupes restait sérieuse, et pouvait devenir grave. Tant que nous ne tiendrions pas solidement les hauteurs, de Mandray et les deux cols qui les traversent, la possession de la vallée de la Meurthe entre Saulcy où l'un de nos Bataillons s'était maintenu, et le Bonhomme **SERAIT TRÈS PRÉCAIRE.** Le général Dubail donnait donc au Groupement des Vosges **L'ORDRE DE SAISIR LA CRÊTE DE MANDRAY ET LA TÊTE DE BEHOUILLE**, de s'y installer solidement, et d'en faire la base de nos opérations ultérieures dans la région. »

« A 5 h. dès le matin du 31 août, dit Mlle M. P., combat acharné. Vers midi, coups rapprochés. A 6 h. du soir, coups furieux qui ne se terminent qu'à la nuit ».

« Les Allemands, dit à son tour Raoul Allier, ne prennent guère vite le chemin de Paris, puisqu'ils vont vers Ste-Marguerite, Saulcy, St-Léonard... Ils se disent **cernés**... Ils disent que vers Saulcy, ils ont perdu 700 hommes dans la matinée. La côte St-Martin et le Kemberg sont occupée par l'artillerie française. Le nombre des blessés et des cadavres allemands du côté de St-Martin est incalculable ».

Écoutons maintenant le récit du vénérable curé d'Entre-Deux-Eaux, publié par Louis Colin. Depuis plusieurs jours, il était prisonnier des Boches et enfermé à Fouchifol. « Mais le lundi 31 août, vers 5 heures du matin, eut lieu une grande bataille qui tourna au désavantage de mes aimables geôlier. Chassés de Mandray, de Saulcy, de la Behouille, de Fouchifol et refoulés sur Coinches, ils oublièrent de se faire suivre de leurs prisonniers. A défaut de l'escalier que les Boche avaient brisé pour empêcher notre évasion, une échelle fut trouvée sur laquelle notre descente s'opéra sans accident. Chemin faisant, derrière Fouchifol, au pied de la Behouille, je fis la rencontre de chasseurs du 13e alpins, qui tiraillaient toujours, sans oser s'aventurer du côté du village... Je leur criai de venir, je leur dis que les Prussiens étaient partis ; ils accoururent… La bataille reprit à midi. Pour ne pas retomber dans leurs mains, je dégringolai à Entre-Deux-Eaux. A 4 h. **la situation des français se gâta**. Alors je repris le chemin de Mandray que je dus évacuer pour St-Léonard, st enfin Gerbépal ».

Voyons maintenant les péripéties du combat du 31 août dans les Historique des régiments qui y ont pris part. Voici d'abord deux unités nouvelles, de la 41e D.I. : le 2e bat. du 133e R.I. en réserve à Anould depuis la veille, et le 5e B.C.P., de Remiremont qui arrive d'Alsace. Il ne semble pas qu'elles aient combattu ce jour-là ; elles sont allées plutôt prendre leurs emplacements pour la bataille du lendemain 1er septembre, le bataillon du 133e R.I. à Saulcy, le 5e B.C.P. à Entre-Deux-Eaux, entre le 23e R.I. à sa gauche et le 13e B.C.A. à sa droite.

Le 23e R.I. si éprouvé la veille « Reprend l'attaque **le lendemain 31**, à travers un terrain jonché de cadavres ; mais les positions ennemies sont fortement tenues et organisées. Le tir d'artillerie de tous calibres écrase les bataillons montant à l'attaque ; **le Régiment doit refluer** ».

Le 133e R.I. fut plus heureux, mais son succès fut de courte durée. « Le lendemain 31, les deux bataillons se trouvaient à l'extrême droite de la Division, qui prit une offensive générale dans la direction de St-Dié. Ils devaient **S'EMPARER DE LA TÊTE DE BEHOUILLE**, pour enlever ensuite Coinches et Remomeix. Au point du jour, le régiment gravit les pentes de la Tête de Behouille, que l'ennemi avait évacuée pendant la nuit. Mais les chasseurs n'ayant pu, à gauche, prendre Fouchifol, la marche en avant fut arrêtée. Puis comme des mouvements ennemis furent signalés au nord vers Laveline, trois Cies s'installèrent à la lisière nord-est du bois de Behouille et repoussèrent, dans la matinée, une colonne ennemie qui essayait d'atteindre les pentes.

Vers 14 h., on reprit la marche en avant. Cinq compagnies reçurent l'ordre d'enlever Coinches et les hauteurs à l'ouest, mais pris sous le feu des batteries établies vers Ste-Marguerite et des mitrailleuses installées au nord de Coinches, le gros des troupes d'attaque **ne put déboucher des bois au sud de la Hte Coinches**. La première vague seule continua son mouvement jusqu'à une haie, à 200 m. de Coinches. Prise d'ailleurs de face et d'écharpe, elle dut aussi se retirer. (Là fut blessé à mort le capitaine Claude, toujours inhumé au cimetière de Fraize).

A leur tour, les Boches contre-attaquèrent dans le ravin de Mandray. La fusillade devint de plus en plus violente. Au loin la bataille redoublait : St-Dié et tous les villages avoisinants disparaissaient sous les fumées des incendies. Au soir, le 22e chasseurs n'ayant pu progresser à gauche, les Compagnies d'attaque très éprouvées et inquiétées par les forces ennemies venant du nord, **se replièrent**, et, le 3e Bataillon alla bivouaquer à la côte 697 (Tête de Moyen Grain). Quant au 1er Bataillon **il restait à la Tête de Behouille**. Lentement le canon se tut, et de partout, sinistre spectacle, le ciel s'éclaira des lueurs rouges des maisons en flammes ».

1er Septembre

Le combat reprit le 1er septembre sur les mêmes positions que la veille. Il fut des plus pénibles, nous coûta des pertes cruelles et aboutit en fin de journée à un nouveau recul. Nous allons suivre **DE GAUCHE A DROITE**, les opérations de la 41e D.I.

« Dans la nuit, dit l'Historique Du 133e R.I., le 2e Bataillon recevait l'ordre d'attaquer la côte 467, au nord de Saulcy. Avant le jour, deux Cies s'approchèrent de l'objectif ; à l'aube elles l'enlevèrent par surprise ; le reste du bataillon les rejoignit… Dans l'après-midi, **les troupes de droite ayant été refoulées**, le 2e Bataillon demeura en flèche dans le village de Saulcy et sur la côte 467, où il subit de lourdes pertes… A 15 h. l'ennemi débordait Saulcy par l'est. La retraite parut nécessaire. Elle s'exécuta vers 16 h. à travers le village dont les maisons flambaient ou s'effondraient sous les obus. Les Cies se regroupèrent à la sortie sud de Saulcy, à l'abri de la cote 450. A droite se repliaient des éléments mélangés du 23e et des chasseurs, poursuivis par les gros obus de l'artillerie lourde allemande. Le drapeau du 133e qu'on ne voulait pas exposer à être pris, fut renvoyé à Contramoulin. Mais le chef d'état-major de la Division, groupant autour du porte-drapeau des isolés perdus, **le renvoya à l'avant AVEC ORDRE DE TENIR COUTE QUE COUTE**, et l'étendard déployé **traversa à nouveau la plaine** que l'artillerie ennemie cherchait à barrer par ses obus… Par prudence, pour la nuit, le chef de bataillon regroupa ses Cies hors de la souricière que pouvait être le village de Saulcy. Mais l'ennemi n'essaya pas de l'occuper à la faveur des ténèbres. »

A droite, le 23e R.I. attaque sans succès **sur la Planchette**. Mais, voici qu'entre en ligne à ses côtés l'un de nos plus beaux bataillons de Chasseurs des Vosges, **LE 5e B.C.P. DE REMIREMONT.** Lisons le récit de cette journée dans son Historique « Le 1er septembre, à 5 h. du matin, le combat s'engage ; il s'agit de déloger l'ennemi de la crête et de le rejeter sur Provenchères et l'ancienne ligne frontière. Les chasseurs, grisés par leur beau succès d'Ingersheim, **se lancent à l'attaque avec un entrain splendide**. Rapidement le village d'Entre-deux-Eaux est enlevé ; la 3e Cie enlève d'assaut le village de Fouchifol.

Malheureusement l'ennemi dispose de forces considérables et d'une artillerie nombreuse. Le 23e R.I., déjà éprouvé par 4 journées de durs combats, cède devant des forces supérieures. Le Bataillon menacé d'être tourné **sur sa gauche**, est obligé d'entamer un combat en retraite ; il ne cède le terrain que pied à pied. Les chasseurs se défendent avec un acharnement farouche... La section de mitrailleuses en batterie dans le chemin creux qui monte à Fouchifol fauche les Boches qui tentent de dévaler les pentes. Pris à parti par l'ennemi, les mitrailleurs se défendent avec la dernière énergie, puis cessent le feu. Les pièces **SONT TOUTES HORS D'USAGE.**

A l6 h., le Bataillon rompt le contact et peut retraiter sans être inquiété sur Anould. Pendant **douze heures** les chasseurs se sont battus sans arrêt... Les pertes de cette dure journée sont lourdes : 5 officiers tués ou blessés, 100 chasseurs morts ou disparus, 300 blessés. De son côté, l'ennemi épuisé par sn effort ne cherche pas à prolonger la lutte.

Le 13e B.C.A., qui se trouve **plus à droite** accuse pour le combat de Saulcy - La Planchette 15 tués et 45 blessés.

Le 22e est aussi éprouvé que le 5e. « Le 1er septembre, dit son Historique, le 22e B.C.A., seul, en pointe, complètement entouré par des forces infiniment supérieures, doit à son tour se replier sur ses positions du 27 août. Retraite particulièrement pénible où nous laissons sur le terrain **plus de 100 tués et 300 blessés**. »

L'Historique du 133e R.I., si complet, si intéressant, et parfois si émouvant va nous dire ce que fut cette pénible journée **A LA DROITE DE LA DIVISION** « L'ennemi dont on voyait la veille à la jumelle les colonnes de renfort arriver par les cols de Saâles et de Ste-Marie, **avait occupé pendant la nuit les pentes de la Tête de Behouille** ; le 1er septembre, dès l'aube il attaqua nos avant-postes. Le 22e B.C.A. qui tenait la cote 584, au nord-ouest de la Tête de Behouille dut l'abandonner vers 4 h., et signala qu'une forte colonne allemande se dirigeait sur nos positions. Les attaques devenaient de plus en plus vives.

Le 1er Bataillon fut chargé de défendre le rentrant du Bois de Behouille. La position était mauvaise. **Le repli vers le col des Journaux fut alors décidé**. Le commandant Falconnet chargea la 4e Cie qui avait ses officiers au complet et son effectif presque intact d'occuper une position intermédiaire, afin de permettre au régiment de se fortifier au col des Journaux. La 4e section (lieutenant Girard) alla donc s'établir sur l'excellente position que forme **LA ROCHE DU RENARD**, cote 639, avec la consigne de tenir là **au moins une heure** pour permettre aux trois autres sections de la Cie leur installation en deuxième ligne de défense (à la Tête de Moyen Grain, cote 697) et le repli des 1er et 3e Bataillon au col des Journaux. Il était 5 h. du matin.

Aussitôt arrivée, l'occasion s'offrit à cette section qui comprenait encore 50 fusils d'infliger des pertes sanglantes à l'ennemi. Celui-ci, en masses compactes, chargeait, drapeau déployé et musique en tête, **contre un seul bataillon de chasseurs**, le 22e, qui ne repoussa **pas moins de dix assauts en l'espace d'une heure**. (Ceci nous explique ses pertes données plus haut).

Le feu violent des chasseurs avait provoqué un changement de direction de l'attaque. La masse allemande **S'ORIENTA VERS LA ROCHE DU RENARD**. Le tir des nôtres, dirigé dans chaque demi-section par le lieutenant Girard d'une part et le sergent Rousset de l'autre, était **d'une précision remarquable**. Des éléments arrivés jusqu'à 50 mètres de la position furent anéantis par les balles ; aucun ne put aborder.

A 10 h, du matin, (on tenait **DEPUIS PLUS DE CINQ HEURES** cette position qu'on avait demandé de défendre une heure), le lieutenant Girard, qui avait la mâchoire brisée, fut remplacé par le sergent Rousset. Ce brave eut de suite la main fendue par une balle ; furieux, il tendit son poing sanglant à l'ennemi. Le commandement de la section passa au caporal Chauvet, qui s'abattit à son tour, l'épaule fracassée. Les caporaux se succédèrent ensuite, frappés tour à tour. Les pertes se faisaient sensibles, mais le courage de ceux qui restaient n'était pas amoindri.

La mission confiée à cette section **était bien remplie**. Pourtant devant le résultat obtenu, le capitaine Cornier qui était à la deuxième ligne de défense avec le gros de la Cie, chargea le sous-lieutenant Cuillerier de se porter avec sa section à la Roche du Renard et **DE CONTINUER LA LUTTE** avec des éléments nouveaux renforçant la 4e section si éprouvée,

L'ennemi avait dû s'arrêter. Soudain éclata sur la section une salve de six 77. Une batterie allemande, postée à la lisière du bois de Behouille, à 100 m. à peine, venait d'ouvrir le feu sur le petit groupe. Les rafales se succédèrent sans arrêt pendant un quart d'heure, obligeant nos hommes à se coucher, et l'infanterie ennemie put avancer. Nos soldats reculèrent alors de quelques pas, puis tapis dans l'herbe, ils attendirent. Le stratagème réussit : les Boches les croyant partis allongèrent leur tir, ensuite le cessèrent.

Alors, **se redressant** nos hommes **commencèrent une fusillade enragée sur la batterie**. « Courage, ça tombe » disait le lieutenant qui observait à la jumelle. Hélas! en quelques minutes les munitions étaient épuisée, les 77 reprenaient de plus belle, et les tirailleurs ennemis avançaient. En désespoir de cause, **on allait charger à la baïonnette**, quand un cri de joie retentit : « Des munitions ! » Le fourrier de la Cie en apportait plusieurs musettes. Rageusement on tira sur l'ennemi, le forçant à s'arrêter.

Il était 11 h. quand arriva l'ordre de se replier. Alors, **FOLIE MAGNIFIQUE**, ce qui restait de la section, **une dizaine d'hommes, se mit en colonnes par deux, et au pas cadencé**, encadré par les obus et les balles qui pourtant l'épargnèrent, gagna le col où le lieutenant Cuillerier reçut les félicitations du colonel commandant la brigade. « Oh ! Répondit-il, **je leur ai fait assez mal !** Maintenant **ils peuvent bien me tuer !** » Le sacrifice de ces braves **FIT GAGNER UNE JOURNÉE** qui permit le regroupement des forces et l'organisation défensive du col.

Le mouvement de repli du 1er Bataillon avait pu se faire en bon ordre, grâce aux contre-attaques vigoureuses du capitaine Germain (du Thillot). Le soir, ce Bataillon fut envoyé occuper la lisière nord des bois qui s'étendent entre les cols de Mandray et des Journaux, à la hauteur de la cote 697 (Tête de Moyen Grain) tenue par le 3e Bataillon qui avait repoussé toutes les attaques de la journée. »

Au Col des Journaux

Attaques multiples. -- La pression ennemie. -- La Bataille du 3 septembre. -- Citation à l'Ordre de l'Armée. -- La défensive. -- « Tenir jusqu'à la mort ». -- Échecs successifs. -- Déloyauté allemande.

2 septembre

Le 2 septembre, le généralissime, en vue de l'offensive prochaine sur la Marne, enlève un Corps d'armée, le 21e d'Épinal, au général Dubail. « Vous remédierez à la diminution de vos forces, écrit-il, par une organisation plus solide des positions. » Si la chose est possible sur les hauteurs qui dominent l'Alsace, elle l'est moins sur la longue échine bosselée qui va de la Mangoutte au Bonhomme, dont les élévations ou les dépressions changent de maîtres à tous instants suivant la fluctuation des combats. C'est ainsi que le col de Mandray et des Journaux furent pris, perdus et repris cinq fois au moins. « La situation **ÉTAIT DONC PRÉCAIRE DE CE COTE**, dit le général Palat, et elle restait telle jusqu'au 5 inclus, les troupes de la 41e D.I. **étant insuffisantes pour fermer la trouée entre la Meurthe et les Vosges**. L'ennemi s'en rendait compte ; aussi depuis le 29 août multipliait-il ses attaques dans cette région. »

Le 2 septembre, le 30e B.C.A. repousse tous les assauts au col des Bagenelles, et même il va au secours du 28e violemment attaqué à La Poutroye. Après une lutte héroïque au col de Mandray, le 22e B.C.A. reçoit à midi **l'ordre de venir se mettre en réserve à Fraize**. (Les obus qui tombent ce jour-là à La Beurrée et près de l'Église lui étaient sans doute destinés.) Il est remplacé au col par le 23e R.I. **qui depuis le 30 se bat sans répit** : « Le régiment, dit l'Historique, attaque encore le surlendemain, 2 septembre, sur Mandray. Mais les forces physiques et morales de la troupe sont épuisées. Depuis 48 heures, les ravitaillements n'ont pu arriver aux combattants. Il n'y a **derrière le régiment entièrement déployé ni renforts ni soutiens**. Toutes ces attaques échouent. En présence de cette situation, le 23e reçoit l'ordre d'organiser plus au sud la forte crête de Mandray, et en particulier le col du même nom. Cette organisation est fortement poussée du 2 au 4 septembre. » Pendant ce temps, le 5e B.C.P. si éprouvé aussi dans la région d'Entre-deux-Eaux se reformait à la papeterie du Souche.

Que se passait-il **AU COL DES JOURNAUX ?** L'Historique du 133e R. I. va nous l'apprendre. « Le 2 au matin, les bataillons reçurent l'ordre de se replier sur le col des Journaux pour se reconstituer. On laissa aux avant-postes la première Cie barrant la vallée qui vient de Mandray ; la 3e s'établit à l'ouest du Chipal, au débouché de la vallée de La Croix-aux-Mines, et la 11e à la lisière des bois de la cote 697 (Tête de Moyen-Grain, à cent mètres de la route). Mais celle-ci menacée se replia sur le col, entraînant avec elle la 10e qui allait la soutenir. Au soir, sur l'ordre du colonel, le 3e Bataillon parvint à réoccuper la cote 697, sur laquelle malheureusement l'ennemi dirigea aussitôt un bombardement. L'artillerie boche continua d'ailleurs à marteler la position, **jusqu'à ce qu'elle eut anéanti servants et matériel de notre section de mitrailleuses**.

Le 1er Bataillon reçut du général Bataille, qui venait de prendre le commandement de la Division, l'ordre **D'ENLEVER LE TERRAIN REPRIS PAR L'ENNEMI DEPUIS LE 30 AOUT**. A 15 h., les clairons sonnèrent la charge et le Bataillon dépassa le 3e sur la côte 697. La progression était lente, car l'ennemi se défendait avec acharnement. Nos rangs s'éclaircissaient. Pourtant nos soldats parvinrent à prendre pied sur la côte 639 (Roche du Renard). A droite, dans le ravin de la Croix-aux-Mines, un escadron qui devait couvrir notre flanc droit et appuyer notre attaque, s'était mis en branle mais **il fut de suite anéanti par l'infanterie ennemie qui fusillait les cavaliers à bout portant**. (Du 11e Ch. à cheval et du 26e Dragons mélangés ; ils reposent au cimetière de La Croix). Peu après, en arrière de la crête, à la place de l'escadron, dont on voyait les chevaux affolés fuir de tous côtés, une batterie de 77 vint prendre position et commença un feu d'enfer sur le bois où le Bataillon était massé. La situation devint critique.

Les 77 arrivaient sans répit par salves de six, ouvrant de larges brèches dans les rangs de nos hommes. Ceux-ci devaient pourtant, tenir là jusqu'à la nuit.

Devant la difficulté qu'éprouvait le 1er Bataillon à déboucher de la cote 639, le 3e avait été envoyé à sa gauche, pour essayer de tourner l'ennemi par le ravin de Mandray et de faire tomber ainsi sa résistance. Mais il fut arrêté par le barrage d'artillerie entre les cotes 697 et 639. Cependant la 4e Cie avait progressé sur le flanc ouest du ravin de La Croix-aux-Mines et réussit à la nuit tombante, à gagner les pentes de la Tête de Behouille. Isolée par le barrage à 1200 m. du Bataillon en pointe, elle risquait fort d'être prise. Elle resta pourtant toute la nuit, car le lendemain à 7 h., **DEVAIT AVOIR LIEU UNE ATTAQUE DU 22e B.C.A. SUR LA TÊTE DE BEHOUILLE PAR LA GAUCHE, DE CONCERT AVEC LE 133e** qui allait également recommencer sa tentative d'y parvenir **PAR LE SUD**. »

Mais auparavant nous allons voir **ce que faisait à l'extrême gauche de la D.I.** le 2e Bataillon du 133e « Le 2 septembre, avant le jour ravitaillé pendant la nuit par le train régimentaire, qui s'était risqué jusqu'à Contramoulin, le Bataillon se reporta dans Saulcy. La 7e Cie lancée sur la cote 467 la réoccupa, sans rencontrer de résistance. Les autres Cies s'installèrent dans le village. Le général Bataille qui avait pris le commandement de la 41e D.I. vint les féliciter et les engager à tenir. La position du Bataillon **était invraisemblable**. Les Allemands avaient largement débordé le village **à l'est** : deux de leurs officiers d'artillerie, croyant être à l'arrière de leurs lignes, vinrent à cheval se jeter dans la 7e Cie. L'un fut tué, l'autre blessé et Capturé. On trouva sous la selle du mort les cartes indiquant l'emplacement de leurs batteries ; elles furent transmises à l'État-major.

Peu après la 7e Cie était attaquée... Cependant les 5e et 6e Cie accoururent pour la soutenir. La crête de la côte 467 nous resta.

Le combat Terminé, vers 17 heures, on profita d'une accalmie pour enterrer avec les honneurs militaires, **dans le petit jardin du presbytère**, le capitaine Lafon, de 1a 5e, tué la veille et le curé de Saulcy, l'abbé Jeanpierre, tué le 29 en administrant les blessés. Le chef de bataillon, une section de la 5e Cie, le drapeau et les sapeurs rendirent les honneurs. Un prêtre, le lieutenant Millon, qui devait tomber plus tard capitaine au 90e R.I., dit à son chef l'adieu suprême, lui promettant que tous sauraient, quand il faudrait, se sacrifier comme lui pour la France. Et l'artillerie ennemie, comme pour appuyer ce serment **reprit le bombardement du village jusqu'à la nuit**. »

3 Septembre

Mais la pression ennemie s'accentue **tous les jours davantage**.

A l'Est, le 28e B.C.A. reçoit l'ordre de revenir en arrière et d'organiser solidement les hauteurs des crêtes du Tanet au col du Louschpach. Toutefois **c'est à la Tête de Behouille, en avant** du col des Journaux, que se déroule, le drame le plus sanglant. C'est le jour du suprême sacrifice pour les deux bataillons qui luttent dans cette région depuis huit jours.

« Le 3, dit l'Historique du 22e B.C.A., le Bataillon avec un effectif **réduit de moitié**, repart à l'attaque de la Tête de Behouille avec la même ardeur, entraîné par son chef, le commandant De la Boisse, **qui tombe glorieusement criblé de balles, en arrivant à la tranchée ennemie**. La crête est atteinte, mais déjà l'ennemi s'est ressaisi et multiplie ses attaques. Sept fois dans la matinée il renouvelle l'assaut, **sept fois il est repoussé**, décimé par notre feu. A midi toute attaque de sa part cesse.

Les chasseurs **sont 400 à peine**. Vers une heure, sur l'ordre formel de battre en retraite, les glorieux débris du 22e refont, la mort dans l'âme, la route parcourue à la charge dans la matinée. Le Bataillon se reforme au col de Mandray, et descend sur Fraize où il passe deux jours à se réorganiser. Il y reçoit un renfort de 300 réservistes, ce qui porte son effectif à 700 hommes, la moitié de l'effectif normal. Pour sa belle conduite à la Tête de Behouille, le Bataillon **est cité à l'ordre de l'armée** ».

Rien de plus émouvant que la page finale du lieutenant Margelin : « Le 3 septembre, dans un dernier effort, les débris du 13e et du 22e Chasseurs mélangés donnent l'assaut. Les capitaines Lemayeur, Duverger, Tournad sont blessés ; les lieutenants Dufay, Arnaud-Coste, Chartier sont tués, ce dernier repose toujours au cimetière de Fraize). Le commandant Parisot de la Boisse du 22e Chasseurs, l'idole de ses hommes, est mort en chargeant à la tète des 300 hommes qui lui restaient sur 1800 qu'il conduisait au feu trois jours auparavant.

Le sacrifice **est consommé**. Les deux bataillons **n'existent plus** et leur effort se termine au sommet de cette Tête de Behouille d'où ils ont délogé l'ennemi **surpris par leur immense courage**. »

Le 133e devait continuer la lutte huit jours encore. Voici ce que dit son historique sur le combat du 3 septembre : « A l'heure dite en effet (7 heures du matin), les 65 arrosèrent la Tête de Behouille, et peu après « les diables bleus » apparurent sur la crête. Hélas ! fauchés par les mitrailleuses ennemies, **ils durent se retirer**. La quatrième compagnie (du 133e) prise sous le feu des 77, entamée de trois côtés, se déploya en fer à cheval pour résister. Le sous-lieutenant Cuillerier se porta en avant, pour se rendre compte des forces qui attaquaient ; il n'avait pas fait 30 mètres, qu'il s'abattit, le front troué d'une balle. Sa mort jeta la consternation dans la petite troupe où son courage commençait à devenir légendaire. Vers 9 h. 30, la quatrième compagnie reçut enfin l'ordre de se replier, et ses rangs bien éclaircis, elle rentra dans nos lignes avec tous ses blessés.

Le 1er Bataillon qui devait gagner les pentes de la Behouille et déblayer le terrain sur le versant ouest de la vallée de la Croix-aux-Mines, s'était trouvé arrêté par l'intensité du barrage ennemi. Quant au 3e Bataillon, il avait pu, par les lisières du bois du Chipal, progresser jusqu'à la cote 701 qui domine le versant droit de la vallée de la Croix-aux-Mines. Contre-attaqué dans la soirée par un bataillon ennemi, il le repoussa. Mais les Allemands étant toujours à la Tête de Behouille, sa situation aurait pu devenir dangereuse. Aussi revint-il en arrière du 1er Bataillon. Celui-ci à la cote 697, soutenait toujours les attaques furieuses des Allemand qui au soir **essayaient, mais en vain, de gagner le col des Journaux**. »

Le même jour, à Saulcy, le deuxième Bataillon du 133e évacue par ordre la cote 467, assainit le village en enterrant les morts dont l'été hâtait la décomposition, et relève tout autour les blessés des derniers combats qui se trouvaient encore sur le terrain.

4 septembre

Dans la nuit du 3 au 4, dit le général Palat, la 44e D. l, était attaquée à la Chipotte et perdait du terrain. A sa droite, les Allemands continuaient leur offensive **en direction de Fraize et de Gérardmer**. L'offensive allemande coïncidant avec le départ du 21e C.A., ne nous permettait plus de conserver **l'attitude agressive** qui avait été celle de la 1er armée jusqu'à la fin du mois d'août. Un ordre du général Dubail **vint prescrire la défensive** ; « La première armée doit adopter désormais une attitude défensive, et se borner à maintenir les forces adverses qu'elle a devant elle. »

A droite, le 28e et le 30e B.C.P. repoussent de fortes colonnes ennemies parties d'Orbey et de Lapoutroye. A gauche, le 5e B.C.P. quitte le Souche pour Mandramont en vue d'une action prochaine. Mais c'est toujours **entre les Journaux et la Tète de Behouille** que se joue la grosse partie.

« Le 4 au matin, dit l'Historique du 133e R.I., l'ennemi **voulant à tout prix nous enlever les Journaux**, canonna furieusement nos positions et obligea le 1er Bataillon à se replier sur la cote 697. La défense du col et de la lisière des bois au-dessus du Chipal fut alors assurée par le 3e Bataillon. Pendant ce temps, le 1er se reforma sous le commandement du capitaine Barberot. En quelques mots bien sentis, le nouveau chef sut montrer à ses hommes **la nécessité de tenir jusqu'à la mort**, une seule défaillance risquant de compromettre la bataille qui était livrée. Le moral déprimé par les pertes et par deux jours de recul se trouva remonté, et le bataillon put être envoyé au Champ de France, à l'est et à un kilomètre du Col. Fiévreusement on creusa des tranchées et la crête se trouva transformée en fin de journée en un véritable blockhaus.

Pendant ce temps le 3e Bataillon **livrait un combat terrible** : les Boches savaient utiliser le moindre arbuste pour arriver jusqu'à lui ; on se fusillait à quelques pas, d'arbre en arbre. Il fallut finalement se replier jusqu'aux pentes du col des Journaux. Dans la soirée, le colonel Dutreuil, blessé par deux éclats d'obus, avait dû passer son commandement au lieutenant-colonel Dayet du 23e R.I.

On attendait anxieusement la journée qui allait venir. L'ennemi était, paraît-il, **décidé à enlever à tout prix nos positions**. Éparpillés sur cette longue crête, pourrait-on tenir devant des forces très supérieures ?

A Saulcy, le 4, les Allemands occupèrent la cote 467 que nous avions évacuée la veille... Le bataillon se mit en liaison à gauche avec une compagnie du 30e R.I. qui venait occuper le hameau des Cours, sur la

rive gauche de la Meurthe. A droite, pas de liaison : l'ennemi. En arrière, une liaison précaire, sous le feu des Allemands avec Saint-Léonard. »

Plus à gauche, vers 5 heures du soir, les Allemands font une tentative vers le Haut-Jacques, mais ils sont repoussés. Puisqu'il n'est pas possible de se frayer un chemin dans cette direction, ils vont redoubler d'efforts **au col des Journaux et au col de Mandray**, et les prendront le lendemain ; ils auront le chemin libre sur la vallée de Fraize. Or ils ne sont pas descendus. **Pourquoi ?**

5 septembre

« A la droite de la 1er armée, dit le général Palat, les événements **prenaient une tournure plus sérieuse dans la journée du 5 septembre**. La situation du Groupement des Vosges **devenait même critique**. Du col de Mandray au col des Journaux, de Saint Léonard au Souche, nos troupes fléchissaient jusque sur la Meurthe. En même temps l'ennemi cherchait à déboucher à l'ouest des Vosges méridionales. Dès le 5, ajoute le même auteur, le général Putz prescrit au Groupement des Vosges **de ne plus céder de terrain**. Son ordre fut exécuté.

Le 5 septembre **fut le plus triste jour de ces dures journées**. Perdu le col des Bagenelles par le 30e B.C.A., perdu le col des Journaux par le 133e R.I., perdu le col Mandray par le 133e R.I., perdu le village de Saulcy par le 2e Bataillon du 133e.

A l'est, le 28e B.C.A. a lutté avec succès tout le jour. Néanmoins, le 30e **ayant perdu le col des Bagenelles**, il reçoit l'ordre de se replier et de défendre une ligne qui va du lac Blanc au col **du Bonhomme** en passant par le col du Louschpach.

Le 23e R.I. tenait depuis trois jours le col de Mandray, qu'il avait solidement organisé. « Le 5, dit l'Historique, les allemands **qui veulent atteindre Fraize** prononcent une vigoureuse attaque sur les positions tenues par le régiment. A droite, le 3e Bataillon perd Haute-Mandray, à gauche le 1er maintient difficilement ses positions aux lisières nord de la forêt de Mandray, au centre le 2e est attaqué au col même. Après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi parvient jusqu'à la crête ; il en est rejeté par une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette qui le ramène jusqu'au pied des pentes.

Mais dans la soirée, l'ennemi a reçu de nouveaux renforts, et le régiment épuisé doit, pendant la nuit, **se reporter sur des positions plus en arrière, aux abords même de la Meurthe**. »

« Le 5. dit l'Historique du 133e, l'ennemi qui prononçait son attaque générale, **décida d'en finir avec ce bataillon** (le 2e) qui seul de la Division, restait enfoncé dans Saulcy comme une épine dans la masse allemande. Le Bataillon toutes les nuits évacuait la souricière, pour se grouper dans les maisons de Contramoulin, ne laissant dans le village que des postes d'écoute et n'y reprenant position que peu avant l'aube. Dans la nuit du 4 an 5, les postes d'écoute signalèrent que l'ennemi s'était rapproché du village. Le Bataillon reprit cependant ses positions habituelles de jour dans Saulcy. Un vaguemestre allemand égaré se fit prendre. Mais à 5 h. 45, le bombardement commença. En même temps, l'infanterie cherchait à s'infiltrer au sud pour couper la route de Contramoulin - Saint-Léonard.

Nul secours n'était à attendre. Le commandant Baudrand **décida la retraite**. Elle se fiten suivant le lit de la Meurthe, avec de l'eau parfois jusqu'au ventre. L'artillerie allemande cherchait à barrer la plaine au sud de Saulcy. Tous les calibres miaulaient et éclataient. C'était un des premiers barrages sérieux de la Campagne. Le Bataillon réussit pourtant à le traverser sans trop de pertes, par petits paquets et se rallia sur la rive gauche de la Meurthe, **entre Saint-Léonard et Sarupt**. Dans l'après-midi, il était rassemblé à Sarupt, où il organisait des tranchées. »

Mais l'attaque principale, on le sait, devait se concentrer **sur le col des Journaux**. « Le lendemain, 5 septembre, dès 3 heures, l'artillerie allemande commença sur nos positions et en particulier sur le col, une préparation d'une violence inouïe. Des 105 fusants arrosaient sans arrêt les bois, que les grands sapins, en s'abattant, emplissaient de longs craquements, écho sinistre de l'éclatement des obus qui venaient de les faucher. Pendant ce temps, l'infanterie ennemie, malgré nos 65 de montagne qui se multipliaient, attaquait avec acharnement. On était si près que les commandements se mêlaient dans les deux langues. On se fusilla d'abord à trois mètres, puis on en vint au corps à corps, au combat à l'arme blanche. Le troisième Bataillon n'en résista pas moins toute la journée. (Ce jour-là. fut tué le capitaine Germain, du Thillot, toujours inhumé au cimetière de Fraize.)

Le 1er, établi au sud des Journaux, avait eu à subir une préparation moins violente qu'au col, et les attaques ennemies furent repoussées avec pertes. Les Boches alors tentèrent de nous surprendre, d'une autre manière. Se faufilant dans les bois, ils lancèrent des commandements **en français**... On n'osait tirer, mais au moment où ils débouchèrent du taillis, un long crépitement courut le long de la tranchée et leur fit payer cher leur ruse déloyale. Comme nous les avions arrêtés, à droite, dans un champ qui, formant glacis, rendait notre tir meurtrier, une cinquantaine d'entre eux **levèrent soudain les bras en l'air comme pour se rendre**. On cessa le feu. Un Alsacien sortit de la tranchée pour leur dire qu'il ne leur serait fait aucun mal et pour les engager à avancer. Toujours les bras en l'air, ils s'approchèrent. Tout à coup, arrivés à une trentaine de mètres, on les vit s'arrêter. Derrière eux, d'autres soldats, s'étant dressés tirèrent : l'Alsacien tomba. Indignés nos hommes ouvrirent le feu avec rage et les massacrèrent tous.

Vers le soir, la gauche du Bataillon signale que le contact était perdu avec le troisième Bataillon. L'ennemi avait percé nos lignes entre les deux bataillons. La situation était critique. Sans ordres, sans liaison, le capitaine Barberot **ordonna la retraite sur Plainfaing**. Il fallut agir vite et prudemment car un clair de lune superbe emplissait les bois d'une demi-clarté, et l'ennemi nous encerclait de trois côtés. On partit un à un, en silence, dissimulant les canons des fusils et les fourreaux des baïonnettes qui pouvaient accrocher un rayon de lune et trahir la retraite du Bataillon. Heureusement, lorsque l'ennemi s'en aperçut, nos hommes étaient hors de danger. Un ordre toucha alors le Bataillon **qui dut se rendre à Fraize**.

Après le repli du premier Bataillon, le 3e, qui ne possédait plus que **quatre officiers et 150 hommes, restait isolé** sur la cote 782 au nord du col. Le commandant de Corn **donna l'ordre formel** de se défendre jusqu'à la mort si l'ennemi attaquait. La nuit se passa, terrible d'angoisse : Cependant, au petit jour, un planton apporta l'ordre de repli, et sous le tir des mitrailleuses, le 3e Bataillon rejoignit à Fraize le Bataillon Barberot. »

Ce même jour, d'après Mlle M. P., pluie d'obus sur la Séboue, sur Scarupt. L'usine de Faulx brûle, ainsi qu'un hangar de planches près de la gare.

6 septembre

« Heureusement, écrit le général Palat la situation **TENDAIT A S'AMÉLIORER DES LE 6 SEPTEMBRE**. A gauche, les 8e et 13e C.A. se maintenaient sur la Mortagne, où l'ennemi se montrait moins pressant. Sur la Meurthe, le 14e Corps reprenait l'offensive avec quelques succès. En même temps, **la 41e D.I. rétablissait la situation à l'est de la Meurthe**. Par des attaques répétées, furieuses, fortement appuyées, par l'artillerie, où nous perdions en tués et blessés une moyenne de 800 hommes par régiment, elle reprenait définitivement les cols de Mandray et des Journaux, et arrêtait les tentatives de l'ennemi dans la vallée de La Croix-aux-Mines. Ainsi l'ennemi, qui menaçait naguère nos communications avec le Bonhomme, voyait les siennes menacées vers Saint-Dié. »

Le 6 septembre, le 23e R.I. s'organise sur la ligne de repli en arrière de la Meurthe, de manière à barrer la route d'Anould et celle de Clefcy. Le 22e B.C.A. se porte au Trou-du-Loup, avec mission de défendre la route du col du Bonhomme, contre une menace de débordement de notre front ; mais il n'a pas à intervenir. Nous reprenons le col des Bagenelles perdu la veille. Le 30e B.C.A. soutient un dur combat au Pré de Raves.

Mais l'intérêt de cette journée **SE PORTE SUR LA REPRISE DU COL DES JOURNAUX** par le 28e et le 30e B.C.A. à droite, le 5e B.C.P. à gauche, et le 133e R.I. au centre. L'Historique de chacune de ces unités va nous exposer l'affaire.

« Le 6 septembre, la 3e et 4e Compagnies **DU 28e B.C.A.** exécutent une brillante charge à la baïonnette vers le col des Journaux, et contribuent pour une très large part au succès de la 82e brigade, **dégageant ainsi Fraize et Plainfaing**, et rejetant l'ennemi sur la crête frontière, en direction de Sainte-Marie. »

« L'après-midi du 6 septembre, **UN DÉTACHEMENT** du 30e va prendre part à l'attaque du col des Journaux. Notre artillerie prépare énergiquement l'attaque, hache les sapins qui masquent les tranchées ennemies. Le bel assaut de la 1re Compagnie est irrésistible : toutes les hauteurs qui dominent le Chipal et Fraize sont définitivement à nous. »

« Le 6 septembre, dit l'Historique du 5e B.C.P., il s'agit pour les chasseurs de reconquérir le terrain perdu la veille. A 16 h. 45, appuyé à droite par le 133e, le 5e B.C.P. débouche de Fraize et escalade les pentes de la cote 628. A 18 h., l'objectif est atteint, et le terrain conquis mis en état de défense. Les pertes de la journée, si elles sont légères, ne sont pas moins sensibles : 2 officier tués, 20 chasseurs tués ou blessés. »

Comme toujours, c'est **L'HISTORIQUE DU 133e R.I.** qui va nous donner **le détail de l'opération**. « Le lendemain, 6 septembre, le régiment quittait Fraize pour arriver au jour naissant à Plainfaing et y organiser défensivement les hauteurs est et ouest fermant la vallée de la Haute-Meurthe (fermer la vallée de Habeaurupt). La consigne était d'y tenir coûte que coûte, car on ne cachait pas à nos soldats qu'il ne fallait compter **sur aucun renfort**, toutes les disponibilités étant engagées dans une grande bataille autour de Paris. Mais l'ennemi ne paraissait pas décidé **à exploiter son succès de la veille**. Du col, découronné de brouillards, il pouvait suivre dans la matinée tous nos mouvements ; et pourtant son artillerie restait muette. Était-il donc **ÉPUISÉ PAR SON EFFORT ?**

Devant cette attitude, **une contre-attaque fut décidée**, dans la soirée, par le Colonel Nudant, du 4e R.A.C., le nouveau commandant de la brigade. Le régiment reçut l'ordre d'aller à Plainfaing. On allait **ATTAQUER LE COL**.

Les Allemands occupaient, au débouché des Journaux, un groupe de maisons,d'où ils commandaient le glacis de près de 2 km. qui descend de là dans le fond de la vallée.

On partit à 15 h 20. Les 1er et 3e bataillons se mirent en marche, précédés par deux Compagnies s'avançant en colonnes d'escouades, à 50 m. d'intervalle. Les autres Compagnies suivaient dans le même ordre. On aborda la pente, et l'ennemi nous laissa monter à bonne portée **sans tirer un coup de fusil**. Mais quand nous fûmes au tiers, **ses mitrailleuses commencèrent à faucher**. Par bonheur, à cet instant., deux 65 qui, à la faveur d'un mouvement de terrain, avaient réussi à se glisser jusqu'à 1000 m. du repaire de l'ennemi, commencèrent leur tir.

Les murs des maisons furent éventrés. Affolés, les Allemands s'en échappèrent. Les 75 ouvrirent le feu à leur tour, avec une rapidité jusque là inconnue de nos soldats. Un vrai ouragan de fer et de feu s'abattit sur le col. Les Allemands, broyés par cette avalanche, résistaient avec moins de vigueur. **Presque sans pertes**, le régiment, dont les escouades s'alignaient sur les pentes, posées en bandes régulières jusqu'au fond de la vallée, avait gagné les abords du col qu'un dernier rayon de soleil illuminait... Le mouvement fut arrêté aux maisons dont les Allemand avaient si vite décampé, et nos soldats **firent honneur au repas qu'ils avaient préparé** et que nos 65 ne leur avaient pas laissé le temps d'absorber.

Vers 21 heures, le mouvement fut repris par la route. Éclipsant la pâle clarté de la lune qui était apparue, une immense clarté rouge embrasait le ciel au-dessus du col. L'ennemi, de dépit, avait arrosé de pétrole les maisons du Chipal, **et y avait mis le feu**. La route était jonchée de cadavres des ennemis anéantis par nos 75. On croisa les habitants du Chipal, chassés par l'incendie, qui trainaient avec eux dans des carrioles, quelques objets qu'ils avaient pu sauver des flammes. Leurs bêtes les suivaient et mugissaient, inquiètes, en regardant la lueur sanglante qui filtrait au travers des sapins. « Vengeance ! » criait le lamentable cortège, qui fuyait sans savoir où, dans la nuit.

Après une courte lutte, le 1er Bataillon **PARVINT A RÉOCCUPER LE COL DES JOURNAUX**, en même temps qu'une grande clameur s'élevait : c'étaient les Chasseurs du 5e B.C.P.), qui, dans un dernier élan, **S'EMPARAIENT, A COTE DE NOUS, DES POSITIONS VERS MANDRAY**. »

C'est dans la journée du 6 septembre que les Boches de la forêt des Langes emmenèrent 5 prisonniers civils ; deux autres devaient les suivre en captivité le surlendemain.

Pas de changement du côté de Saint-Dié. « Un général allemand, d'après Raoul Allier, a dit à Mme X., qu'ils étaient dans un cercle de feu, et qu'il se retirerait d'ici mardi s'il ne recevait pas les renforts demandés. Ils sont cependant 45.000 hommes. C'était l'armée du siège d'Épinal, munie de tout l'attirail nécessaire. » Il est vrai qu'ils reconnaissent **avoir perdu mille hommes par jour** dans les combats autour de Saint-Dié.

Vers la Victoire

Nos troupes reprennent le Col des Journaux. -- Les Allemands incendient le Chipal. -- Bombardement de Fraize. -- L'ennemi après de rudes assauts est repoussé. -- Mort du général Bataille. -- Le Généralissime félicite les Armées de Lorraine. -- La retraite de l'ennemi. - La Victoire.

7 septembre

Cette journée **restera dans la mémoire de tous les habitants de Fraize**. Ce fut une journée **DE BOMBARDEMENTS, D'INCENDIES, D'ÉPOUVANTE.** Pourquoi ce redoublement de cruautés sur une ville ouverte ? D'abord parce que les Allemands sont furieux de la reprise du col des Journaux ; ensuite parce que, obligés d'envoyer des renforts sur la Marne, ils ne peuvent plus comme les jours précédents, lancer des troupes en masses compactes à l'assaut des cols. Voilà les deux raisons qui expliquent cette débauche d'artillerie. La seconde est probablement aussi celle pour laquelle **l'ennemi ne descendit pas dans la vallée de Fraize**, lorsque la route lui en fut ouverte au soir du 5 septembre.

C'est Mlle M. P. qui nous donnera le mieux la physionomie de cette journée : « Grande journée : dès le matin, les obus sifflent. Nous allons à la cave à 8 h. et nous y faisons notre repas. A 2 h., petite accalmie qui permet de jeter un coup d'œil dehors : **la cure brûle**, c'est déjà un ardent brasier. A 4 h., notre canon recommence à tonner furieux. Réponse : **obus sans interruption**, fracas terrible tout autour de la maison. A la nuit, arrêt ; nous sortons, soir tragique, **grand feu à la Graine**, illuminant la forêt, une maison brûle. Spectacle beau dans son horreur : le feu prenait la forme d'une lyre. Au clair de lune, de nombreux fuyards se sauvent, bon nombre de charrettes passent. Bien tard dans la nuit, on entend se battre du côté des Sèches-Tournées ; la fusillade retentit accompagnée de cris terribles. »

C'est qu'en effet **LA LUTTE ÉTAIT VIOLENTE SUR CES HAUTEURS**. Tandis que le 5e B.C.P. enlevait à lui seul le col de Mandray, le 133e R.I. ne se maintenait qu'avec peine au col des Journaux.

« Le 7 septembre, dit l'Historique Du 5e B.C.P., relevées par le 133e R.I., les 4 Compagnies du bataillon sont rassemblées en arrière de la cote 628, pour attaquer dans la journée le **col de Mandray**. Déclenchée à 6h., l'attaque a un plein succès ; l'ennemi **abandonne définitivement la crête et le col de Mandray**. Les 1re, 5e et 6e Cies placées en première ligne organisent rapidement le terrain conquis ; la 3e Cie est tenue en réserve... Vers 18 h. 30, les chasseurs de la 1re Cie qui barrent la grand route entendent un chant rythmé par des fifres et des tambours. C'est l'ennemi qui, au chant de « Wacht am Rhein », tente une attaque en masse pour enlever le col.

Le capitaine de la Beaume qui a fait placer dans la journée, à 30 mètres devant sa tranchée, des fils de fer qui courent au ras du sol, calme l'ardeur de ses chasseurs qui voudraient ouvrir le feu et attend. Soudain, à 50 mètres, officiers en tête, l'ennemi surgit. Visant bas, les chasseurs ouvrent un feu rapide ; les Allemands hésitent, tourbillonnent et dévalent dans la nuit les pentes que quelques instants avant ils gravissaient si allègrement. Le lendemain matin, les chasseurs de la 1re Cie trouvent en avant de leurs lignes une vingtaine de cadavres et une quantité de fusils et d'équipements. Le 8 et le 9, la position est organisée. »

Au col des Journaux, ayons-nous dit, le 133e était moins heureux. « Le lendemain, 7 septembre, lisons-nous dans son Historique, l'ordre fut donné **de s'assurer la possession des abords du col**. Mais le Boche ne voulait pas non plus rester sur son échec de la veille. Lui aussi attaqua. Avec des 77, des105, des 150, dès le matin il bombarda nos positions. Ayant reçu des renforts, il essaya de reprendre le col, tenu à droite par le 1er Bataillon, à gauche par le 3e. Le combat fut dur.

Si à gauche, le 5e B.C.P. avait réussi à reprendre le col de Mandray, aux Journaux, où la pression de l'ennemi fut particulièrement forte dans la soirée, **les pertes devenaient sensibles**. La lutte fut surtout difficile pour le 3e Bataillon Il ne lui restait plus que **deux officiers, outre le commandant de Corn**. Celui-ci fit organiser des tranchées, parcourant lui-même, toute la ligne. Il s'était porté à droite auprès de la 12e Cie (lieutenant Georges) quand le bombardement commença, bientôt suivi d'assaut. Le commandant prit un fusil. Le combat s'engagea sous bois à courte distance. La 12e n'avait personne à droite, car il y avait un grand vide jusqu'au col du Bonhomme. Débordée, elle commença à reculer. Le lieutenant Georges tomba. Ce fut le **signal de la retraite**.

En vain le commandant et quelques braves, s'entêtèrent à tenir. Ils furent noyés sous le flot des assaillants. La retraite de la 12e entraina celle de la 10e à sa gauche. Toute **la partie est du col tomba aux mains des Allemands**. La 9e Cie était déployée à l'ouest du col, sous le commandement du sergent Simon, après avoir eu cinq commandants en sept jours. Simon fit faire **face à droite** à une partie de son monde et les Boches s'arrêtèrent.

Pour ne pas perdre le bénéfice des efforts de la veille, on contre-attaqua. Mais à l'est du col, les 2e, et 3e Cies tentèrent en vain de reprendre le terrain perdu. A l'ouest, la 4e fut plus heureuse. Recueillant les débris du 3e Bataillon, qui ne possédait plus **que quelques officiers et une centaine d'hommes**, elle chassa devant ses baïonnettes les Allemands, que les chasseurs du 5e obligèrent même il se replier jusqu'au ravin de Mandray.

La nuit se passa face à face, Boches et Français **à quelques mètres les uns des autres**. Le colonel avait pris un fusil et interdit de tirer sans son ordre. Nuit angoissante pour ceux qui tenaient là, ne sachant si l'ennemi ne les avait pas tournés en descendant sur Plainfaing. L'ennemi, épuisé par le combat de la veille, ne se rendant pas compte **qu'il restait seulement une poignée d'hommes** devant lui, n'osa pas pousser davantage et nous rejeter complétement du col ce qui eût été gros de conséquences. »

Le même jour, au Rossberg, le 30e B.C.A. après un violent bombardement, repousse plusieurs attaques, le 2e Bataillon du 133e revenu de Saulcy, se bat de concert avec les débris du 13e B.C.A. **dans les bois de la Mangoutte.** Le même jour encore, d'après Raoul Allier, les Allemands font une tentative pour franchir **le col du Plafond**. « Ils ont dû échouer, puisqu'ils sont encore là. Le 7, on a constaté le commencement du déménagement de la gare. » Quel bon augure pour les Déodatiens !

8 septembre

Cependant des indices concordants signalent l'affaiblissement de l'ennemi. Le général Dubail n'hésite pas **A PRESCRIRE POUR LE 8 UNE NOUVELLE OFFENSIVE**. Pendant que le 5e B.C.P. organise le col de Mandray enlevé la veille, le 23e R.I. monte aux Journaux pour reprendre **la partie est du col** perdue par le 3e Bataillon du 133e.

« Cependant, dit l'Historique du 23e, le haut commandement a décidé de reprendre pied sur la crête de Mandray. Il monte dans ce but pour le 8 septembre **une forte attaque sur le col des Journaux**. Deux bataillons du régiment (2e et 3e) doivent y prendre part sous les ordres du commandant Sohier tandis que le 1er Bataillon maintiendra l'occupation de la position de La Mangoutte.

Le 8 septembre, dès 6 heures du matin, les deux bataillons du régiment sont en marche vers le col des Journaux. A 13 h. 17, après une courte préparation d'artillerie, les deux bataillons s'élancent à l'assaut, enlèvent le col et s'y installent aussitôt, **s'emparant de 3 canons et de 3 mitrailleuses**. L'ennemi réagit par une contre-attaque qui échoue complètement. Il se venge de son échec en bombardant par intermittence, mais avec une grande violence, le col et ses abords (journées des 9 et 10 sept). »

« Le 8, dit l'Historique du 133e, pour ne pas reculer davantage sur un terrain payé déjà de tant de sang, **on travailla à le fortifier**. La forêt, mutilée par cette âpre lutte, fournit des matériaux. Le déluge de fer et de feu qui s'abattait depuis tant de jours sur le col avait couché en effet la plupart des sapins. Leurs troncs servirent à consolider les tranchées.

Vers 15 heures, deux bataillons du 23e R.I. montèrent, **pour enlever la partie droite du col** qui n'avait pu être reprise la veille. On vit les hommes s'enfoncer silencieusement dans les bois à notre droite, pour essayer de tourner les Allemands par l'est du col. Le contact fut vite pris, car de suite une vive fusillade éclata, couverte aussitôt par le feu d'enfer qu'ouvrirent les pièces ennemies. Enfin une longue

clameur -- le cri de la charge -- couvrit le vacarme du canon : le morceau était pris, non sans pertes. Pour se venger, l'ennemi arrosa le col d'obus de tous calibres. Mais son infanterie ne réagit pas. "

Ce beau succès du 23e R.I. était loin de compenser la perte cruelle qu'éprouvait ce jour-là même la 41e D.I. : Le 8 septembre, son chef, le général Bataille, **était tué avec plusieurs officiers au col du Bonhomme**. L'ennemi, dit l'Historique du 30e B.C.A. se venge de son échec du 7 au Rossberg en bombardant avec acharnement la région pendant la journée du 8. Les obus sont particulièrement nombreux au col du Bonhomme ; le général Bataille est tué au milieu des chasseurs. » Il fut inhumé le 11 à Remiremont, où il commandait avant la guerre.

9 septembre

« Le 9 septembre, écrit le général Palat, le général Dabail voyait encore affaiblir son armée, à laquelle on enlevait le 13e Corps. Dans les Vosges, **nous n'avions reculé nulle part le 9 septembre** ; quelques progrès avaient même été réalisés. »

Au Rossberg, nouvelle attaque d'un bataillon allemand qui n'est pas plus heureuse que celle de l'avant-veille. La clairière du Rossberg est couverte de cadavres allemands.

« Le 9, dit l'Historique du 133e R.I., les deux bataillons qui étaient au col des Journaux depuis le 30 août, étaient relevés (par le 23e R.I.), et passant en réserve, purent enfin goûter quelque repos. Oh ! Le plaisir insoupçonné de dormir une nuit sans l'équipement qui rentre dans le dos ! La volupté neuve de ne plus avoir faim et soif ! Oubliée déjà la mort sinistre guetteuse de tous les instants, la faim dont les crampes tenaillaient si fort ! Oubliées les journées trop chaudes, les nuits trop fraiches là-haut sur les pierres ! C'est que dix jours d'une lutte sans merci avaient réappris à nos hommes la douceur de vivre ! Deux journées se passèrent ainsi près de Fraize, aux Aulnes et à Clairegoutte. On en profita pour réorganiser le régiment avec des renforts arrivés du dépôt. Là-haut, aux Journaux, on se battait toujours, mais le Boche démoralisé, **attaquait sans conviction**. »

Au col de Mandray, le 5e B.C.P. continuait d'organiser sa conquête.

Mais c'est à gauche au-dessus de la Beurrée, **SUR LA CRÊTE DE MANDRAMONT**, que le combat est le plus vif. Le 13e B.C.A., qui est seul engagé dans cette affaire, accuse pour le 9 et le 10 septembre 55 tués et 76 blessés.

Les notes de Mlle M. P. rapportent ainsi les événements de la journée. « Pluie. Grand réveil en musique à 5 heures par les Allemand. Quelques obus tout près. Presque toute la matinée, pluie d'obus sur les Sèches-Tournées. Des soldats du 23e s'installent dans la grange ; les sergents observent la montagne avec leurs longues-vues. Le canon français tire sur les fermes de la Beurrée où se sont réfugiés les ennemis. Le 23e part à 3 heures pour aller aux Journaux. Je vais faire un tour en ville, que de dégâts partout ! De 8 heures à 10 heures, un orage terrible s'abat sur Fraize, tandis que les soldats du 133e descendent. La mitrailleuse allemande fonctionne, on l'entend tout près. On se bat au fusil dans la Beurré. »

10 septembre

Que fut donc ce **combat de Mandramont** où le, 13e B.C.A. fut si éprouvé le 9 et le 10 septembre ? Nous le savons par l'Historique du 5e B.C.P. qui y prit part le 10. « Cependant l'ennemi qui a cédé complètement du col du Bonhomme au col de Mandray, garde à gauche de ce point, devant le 13e chasseurs, **une sorte de fortin organisé dans les rochers**. Il s'agit pour le 5e Bataillon d'aider les camarades du 13e à enlever ce dernier poste ennemi. Le 10 septembre, à 13 h.30, les 1re et 5e Compagnies, sous les ordres mêmes du commandant Jacquemot commencent l'attaque. Jusqu'à la tombée de la nuit, on se fusille à bout portant ; l'ennemi se cramponne énergiquement et occasionne des pertes assez sérieuses aux deux unités engagées.

En entrainant ses chasseurs, le commandant Jacquemot est blessé d'une balle à la cuisse, les lieutenants Roussel et Thamin sont également blessés. A la nuit tombante, **chacun s'organise sur ses positions respectives**. »

Comme les jours précédents, le bombardement continue avec des pièces de tous calibres. Le 10, à midi, d'après Mlle M. P., il était tombé exactement depuis le matin 235 obus, dont 134 en 1 h. 10. De plus,

la ration de pain est réduite à partir de ce jour-là à 150 grammes. Heureusement la délivrance est proche ! A Saint-Dié ce n'est que voitures d'ambulances, cherchant les blessés et les emmenant vers Saâles. Il n'est plus possible de douter maintenant : **C'EST LA RETRAITE DE L'ENNEMI A BREF DÉLAI.** Avant d'annoncer officiellement la victoire de la Marne, le généralissime **tient à féliciter le 10 les deux armées de Lorraine** du précieux concours qu'elles lui ont apporté. Jamais éloge ne fut mieux mérité.

11 septembre

La journée du 11 qui allait mettre fin au cauchemar, aux souffrances dans lesquelles on vivait **depuis trois semaines**, commença comme les autres **dans l'anxiété**. « La journée s'annoce comme une journée de repos, écrit Mlle M. P. Que va suivre ? On peut circuler librement. De nombreux autos emmènent les blessés de l'hôpital. A peine quelques coups de canon, sourds et qui paraissent loin. On se demande, **ce que prépare ce silence**. Beaucoup de gens reviennent dans leurs maisons ; ils sont las de camper dans les chemins et d'avoir tant de difficultés à se nourrir. Des charrettes de femmes et d'enfants passent nombreuses ; ils n'out pas l'air épouvanté, ce sont de vrais Vosgiens. »

Ce qui va suivre dans la journée du 11 autour de Saint-Dié, le général Palat le résume ainsi : « Le matin du 11, les renseignements recueillis **confirmant la retraite de l'ennemi**, le général Dubail **PRESCRIVAIT DE CONTINUER L'OFFENSIVE**. Dès 11 h. 45, il faisait connaître que l'ennemi se repliait devant le Groupement des Vosges, et ordonnait **d'attaquer sur tout le front**. A 13 h. 10, Saint-Dié ayant été évacué, il prescrivait de lancer les détachements de poursuite partout où il serait possible. Le 14^{e} Corps progressait rapidement à Nompatelize et rentrait à Saint-Dié. La 41^{e} .D.I. poussait de l'infanterie à Fouchifol et de la Cavalerie à Laveline. Désormais notre liaison avec le Rossberg et le Bonhomme n'était plus menacée. »

Mais ouvrons l'Historique du 5^{e} B.C.P. que nous avons laissé la veille au-dessus de la Beurrée, 's'efforçant avec le 13^{e} B.C.A. d'enlever aux Boches les roches « Saint-Dié ». Pendant la nuit, les Allemands qui viennent de perdre les deux batailles de la Marne et du Grand-Couronné de Nancy, **battent en retraite**, et le 11 au matin les chasseurs sont tout surpris **de ne plus rencontrer l'ennemi en patrouille** là où ils l'ont laissé la veille. A 9 heures, l'ordre est donné au bataillon d'entamer la poursuite en se portant sur la Haute-Mandray. Là, les chasseurs sont assez heureux de **délivrer 22 chasseurs du 13^{e}, blessés**, que les Allemands n'avaient pas eu le temps d'enlever. »

« Le 11, dit l'Historique du 133^{e}, on remonta le col (le 133^{e} était au repos à Fraize depuis le 9) pour appuyer une offensive du 23^{e} R.I. sur la Behouille et le Chipal. Peine inutile : l'ennemi abandonnant la lutte, se retira de lui-même jusqu'à la Tête de Behouille. En même temps on apprit la victoire de la Marne. Les Boches étaient vaincus et la guerre **touchait peut-être à sa fin !** On faisait de beaux rêves en 1914 ! Il pleuvait sans arrêt, mais la pluie ne semblait pas triste, **quand souriait la victoire !**

Pourtant le spectacle du col d'où le régiment descendait à ce moment-là **était bien lamentable**. Partout des armes, des cadavres d'hommes et de chevaux. Aux flancs des rochers, les obus avaient tracé dans la pierre des cicatrices blanchâtres. La forêt avait été arasée de ses sapins par le bombardement ; seuls, de-ci delà, quelques arbres atteints à mi-hauteur, dressaient la gerbe épanouie de leurs fibres disjointes par l'explosion. Et le brouillard qui enveloppait le col semblait comme un linceul posé sur ces champs de carnage et d'horreur !

Le régiment descendit sur ce qui avait été le Chipal et dont seuls des murs calcinés occupaient maintenant l'emplacement. Au bord de la route gisait le cadavre d'un civil fusillé par les Boches. On traversa la Croix-aux-Mines, et l'on entra à Verpellières, dont les habitants délivrés firent à nos soldats une touchante ovation. Ils leur parlèrent des Allemands, de leur confiance du début, et de l'effroi que leur causait les derniers jours l'idée de se battre aux Journaux, « **au col du diable** », comme ils l'appelaient, et d'où chaque jour on descendait **par pleines fourragères** les cadavres des leurs. »

Après ces détails, l'Historique du 23^{e} R.I. n'a plus grand-chose à nous apprendre. « Mais les journées d'épreuves sont terminées... Battu sur la Marne, l'ennemi s'est mis en retraite sur le front de Lorraine, et la nouvelle en est apportée, le 11 septembre, au Corps, par trois paysans venus du ChipaI. La Division se porte aussitôt en avant à travers les ruines accumulées par la sauvagerie allemande. Encadré à droite par le 133^{e}, à gauche par des unités du 14^{e} Corps, le 23^{e} marche par La Croix-aux-Mines sur Laveline, où il s'établit le 12. Il entre à Saint-Dié le 13, à 8 heures du matin. »

12 septembre

« Le 12, dit Mlle M. P., grande circulation dans tout le village. Chacun rentre chez soi définitivement. Beaucoup d'hommes s'en vont à la montagne, tout le long de la crête et du Col des Journaux pour enterrer les morts. On recommence à voir passer quelques voitures. Dans l'après-midi grand mouvement de troupes : l'artillerie redescend, tempête épouvantable. Quelques coups de canon très faibles vers Sainte-Marie. »

C'est le 12, en effet, qu'eut lieu l'inhumation par des civils de Fraize, réquisitionnés par la Mairie, des soldats tués, français ou allemands, et laissés sur le sol **entre Mandramont et la ferme du Rossberg**.

Le 12, le 5e B.C.P. se porte sur Raves et Bertrimoutier. Le 2e Bataillon du 133e passant par Mandray et La Croix-aux-Mines rejoint les deux autres à Verpellières.

C'est le 12 que le général Joffre peut affirmer sa victoire dans l'ordre du jour n°15 : « La bataille qui se livre depuis 5 jours (la bataille de l'Ourcq a commencé le 5, celle de la Marne le 6), s'achève **EN UNE VICTOIRE INCONTESTABLE**. La retraite des 1re 2e et 3e armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour la 4e commence à se retirer au nord de Vitry et de Sermaize... La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel. **Vous avez bien mérité de la patrie**. » Vaincu sur la Marne, l'ennemi ne pouvait continuer son attaque contre la droite de l'armée française. De là, pour lui, la nécessité de battre en retraite et de se retirer sur des positions fortifiées.

13 septembre

Le 13, la 82e brigade, formée des 23e et 133e R.I., entre à Saint-Dié. Lisons une dernière fois l'Historique du 133e. « Le lendemain 13, à midi, au complet **mais en rangs bien éclaircis**, le régiment (qui était à Verpellières) se mit en route pour Saint-Dié. Revenant sur ses pas il passa au pied du col des Journaux, s'engagea dans le ravin de Mandray d'où montait une écœurante odeur de charnier, et traversa le village même de Mandray, incendié en partie pour déboucher dans la vallée de la Meurthe. La rivière charriait des cadavres que les pierres arrêtaient et autour desquels l'eau formait un remous. Des cadavres, il y en avait encore dans les marais de Saint-Léonard, au fond des trous d'obus : ils flottaient dans l'eau des dernières pluies. Quand donc pourrait-on s'arracher à ces visions de mort ? Mais au loin apparut Saint-Dié, où le régiment se dirigeait.

L'ennemi en fuite **N'AVAIT PU FRANCHIR LE COL DES JOURNAUX, mais cette victoire coûtait cher**. Tant à Saulcy qu'aux Journaux, le 133e R.I. avait perdu 37 officiers et 1.100 hommes ; mieux que toute autre chose, ces chiffres disent ce que fut l'acharnement de ces dix journées de luttes incessantes. **Par trois fois aux Journaux**, on avait dû recommencer la conquête de ces bois où l'on se fusillait à bout portant. **Trois fois**, il avait fallu revenir sur ces pentes herbeuses, glacis où attendait la mort, **trois fois** escalader ces crêtes dont les pierres mêlaient encore leurs éclats à ceux des obus qui les brisaient. On avait dû se cramponner au sol, et presque sans rien autre chose à manger que des fruits verts, malgré les pertes, malgré la mitraille, « **tenir** » parce qu'il le fallait, parce que les réserves étant autour de la capitale, nos soldats savaient que de ce coté ils étaient les derniers remparts de la Patrie. Mais grâce aux unités qui en ce début de septembre, aux ailes du front de bataille, avaient su « tenir » dans un effort raidi, **LA FRANCE AVAIT ÉTÉ SAUVÉE SUR LA MARNE**. »

A toutes ces unités, chasseurs des 5e, 13e, 22e, 28e et 30e Bataillons, fantassins des 23e et 133e R.I., artilleurs du 1er R.A.M. et du 4e R.A.C., cavaliers du 26e Dragons et du 11e Chasseurs, dont nous venons de raconter les souffrances et les exploits, à tous ces braves, vivants ou morts aujourd'hui, qui ont arrêté l'ennemi aux portes de Fraize, sauvant ainsi notre petite cité en même temps que la grande Patrie, nous garderons toujours **LE SOUVENIR LE PLUS RECONNAISSANT**.

APPENDICE

Le Violu et la Tête de Faux

Appendice
Pages héroïques :

La Prise du Violu et de la Tête de Faux

C'est dans la nuit du 10 au 11 septembre, avons-nous dit à la suite du double échec des armées allemandes sur la Marne et le Grand Couronné de Nancy, que les Bavarois abandonnèrent la crête de Mandramont, la dernière hauteur dominant Fraize qu'ils n'avaient pu atteindre. Les jours suivants, nos troupes les poursuivirent et les rencontrèrent fortement retranchés sur des positions préparées d'avance, Comme ils occupaient **des points importants, des sommets, des observatoires** gênants pour nous, **L'ORDRE FUT DONNE DE LES DÉLOGER.**

C'est dans ce but que pendant la deuxième quinzaine de septembre, le 152e R. I., aidé par les 5e et 46e Chasseurs, enlève de haute lutte le Spitzenberg, que les 11e, 13e, 28e B.C.A., appuyés par 4 Batteries du 1er R.A.M., livrent les combats du Bois de la Garde, des Censes de Bertrimoutier, de Lesseux, de Lusse, de la Croix le Prêtre. Partout l'ennemi recule ; cependant malgré les prodiges de valeur de nos soldats, il n'est pas possible, comme on se proposait de le faire, **de le rejeter au-delà de l'ancienne frontière**.

Le haut commandement, décide alors de le chasser au moins, coûte que coûte, **DES POSITIONS QUI NOUS GÊNAIENT LE PLUS : le Violu**, d'où les Boches avaient vue sur toute la région de Saint-Dié ; **la Tête de Faux**, d'où ils dominaient la vallée de Fraize et le plateau de Corcieux.

Après une longue préparation, l'attaque du Violu, qui se déclenche **le 31 octobre**, a un plein succès et le sommet tombe en notre possession. L'attaque de la Tête de Faux préparée ensuite avec autant de soins a lieu **le 2 décembre**. Faite par les mêmes troupes, 28e et 30e B.C.A., elle réussit en grande partie, puisqu'elle nous donne **le sommet et tout le terrain qui a des vues sur nous**. L'ennemi réagit pendant tout le mois de décembre, en particulier pendant la nuit du 24 au 25 à la Tête de Faux, mais il n'arrive pas à déloger nos chasseurs.

Le récit de la prise du Violu et de la Tête de Faux sort du cadre que nous nous étions proposé tout d'abord : « La guerre autour de Fraize **EN AOUT ET SEPTEMBRE 1914.** » Mais ces événement **ont suivi de si près** les premiers combats, **ils ont eu une si grande importance** sur la vie de notre région, **ils ont laissé un tel souvenir** dans l'esprit de la population que tous le liront volontiers, comme le complément naturel de ce que nous avons publié précédemment.

1. ATTAQUE ET PRISE DU VIOLU

L'Historique du 30e B.C.A. est assez bref à ce sujet : « Fin octobre, on prépare la prise de la Tête du Violu, qui domine toute a région de Saint-Dié et de Sainte-Marie-aux-Mines. Des diversions sont faites avec une parfaite abnégation pour détourner l'attention de l'ennemi de nos préparatifs d'attaque ; le sergent Boisson se fait remarquer par l'ardeur avec laquelle il accroche dans ce but l'ennemi à la Maison du Bois.

L'attaque est faite le 31 octobre et le 1er novembre. Les Compagnies de Fabry et Berge y prennent part. Les chasseurs voient pour la première fois notre artillerie faire une préparation bruyante et efficace. Tous les objectifs sont atteints ; toutes les contre-attaques n'ont d'autre résultat que d'augmenter le nombre de cadavres ennemis qui gisent sous les sapins.

Le bataillon obtient sa première citation à l'ordre du Groupe des Bataillons de Chasseurs de la 66e D.I. « Après avoir délogé l'ennemi de toute la vallée de la Fecht, a vigoureusement pris part au combat d'Ingersheim (22 août), en détruisant l'aile gauche ennemie à Logelbach. Ramené en toute hâte dans la région du col du Bonhomme et du col des Bagenelles, violemment bombardée pendant plusieurs jours, y a maintenu l'ennemi par de vigoureuses contre-attaques. Prenant part aux opérations du Col des Journaux, a

poussé vers Mandray des reconnaissances offensives, et de concert avec le 13e B.C.A., a capturé le convoi d'une division bavaroise.

En septembre 1914, s'est emparé de haute lutte du bois de Chena et du Mont et a coopéré à l'enlèvement des hauteurs de Lesseux. Par une série d'audacieux coups de main (octobre 1914), s'est emparé de la région frontière comprise entre le Rossberg et le col de Waldhauss, et a puissamment contribué à l'enlèvement du sommet du Violu par le 28e B.C.A., ainsi qu'à l'arrêt des fortes contre-attaques ennemies. »

Comme on le voit, CE FUT LE 28e B.C.A. qui fournit le principal effort à l'attaque du Violu. Rien d'étonnant dès lors si son historique nous expose l'affaire avec plus de détails, « Relevé le 27 septembre, le 28e B.C.A. quittait sans regret le col du Bonhomme, pour aller occuper des tranchées sous les hautes forêts qui s'étalent au sud du col de Sainte-Marie-aux-Mines. Les travaux dont il était chargé devaient préparer l'attaque projetée contre l'observatoire allemand de la Tête du Violu et du col de la Cude, d'où l'ennemi tenait sous ses vues Saint-Dié, le col de Sainte-Marie et le col des Journaux.

Le 31 octobre, le 28e, renforcé par une compagnie d'infanterie, doit enlever une partie de la crête frontière, dite « TÊTE DU VIOLU », immédiatement au sud du col de Sainte-Marie-aux-Mines. Pour !a première fois depuis le début de la guerre, le Bataillon est soutenu dans son attaque par une vigoureuse préparation d'artillerie. A 13 h, 45, les compagnies s'élancent à l'assaut. La progression est lente au milieu d'un foulis inextricable de branches de sapins, de fils de fer barbelés, de troncs et d'abatis. Une magnifique charge à la baïonnette se déclenche à la poursuite de l'ennemi en fuite, dès que les réseaux de fils de fer ont été franchis. On peut suivre la progression des vagues d'assaut, sous les grands bois épais, aux cris des chasseurs et aux sonneries de la charge.

Clairons et hommes s'époumonent, et devant cet élan irrésistible, le Boche lâche pied, après s'être défendu vigoureusement pendant quelques instants. La Tête du Violu et le collet de la Cude sont enlevés, mais le bataillon a perdu 20 tués et 32 blessés.

Pendant la nuit, on organise rapidement le terrain conquis, et le lendemain, 1er novembre, le 28e attaque la cote 780, immédiatement au sud du col de Sainte-Marie. Pendant la nuit, l'ennemi avait construit sur ce sommet un fortin, défendu par des réseaux traitreusement placés au ras du sol et de couleur sombre. Deux charges infructueuses viennent se heurter aux tranchées ennemies. La progression était difficile, tant à cause des fils de fer que de l'épaisseur de la forêt. Avisant le danger d'un échec dans de semblables conditions, les capitaines Regnault et Prudhomme prennent la tête d'une nouvelle charge à la baïonnette, et cette fois l'ennemi abandonne le terrain. Cette attaque partielle a été meurtrière : 12 tués et blessés parmi lesquels le capitaine Prudhomme.

L'ennemi s'est rapidement ressaisi. Dès 3 heures du soir, il contre-attaque furieusement, avec des troupes amenées en hâte de Strasbourg. Il se heurte à une défense meurtrière et inébranlable. Sans se lasser, il renouvelle vainement ses assauts jusqu'à la nuit, au son des fifres et des tambours, et laissant sur le terrain un nombre considérable de cadavres et de blessés.

Le 2 novembre, sans se rebuter, l'ennemi revient à la charge, mais il est arrêté par les tirs précis de la batterie de 65 du capitaine de Corlieu, placée à quelques mètres des tranchées du bataillon. De nouvelles contre-attaques se succèdent sans répit, jusqu'à ce que l'ennemi épuisé, renonce à l'espoir de reprendre aux chasseurs le terrain si vaillamment conquis.

Voulant commémorer les hauts faits accomplis par le 28e, le lieutenant colonel Brissaud-Desmaillet, commandant le Groupe des Bataillons de Chasseurs de la 66e D.I., a accordé au Bataillon la citation suivante à l'ordre du Groupe :

« A magnifiquement combattu à Ingersheim, ou sa vigoureuse intervention sur le flanc droit d'une division bavaroise a déterminé le retrait de l'ennemi au-delà de Colmar. Manœuvrant ensuite en retraite, a arrêté un ennemi très supérieur en nombre, le 2 septembre, au combat de La Chapelle-La Place-La Poutroye, sur un front de 6 kilomètres ; l'a ensuite contre-attaqué avec succès dans la région de Pairis – Noirmont - Hautes-Huttes. Porté en toute hâte au col du Bonhomme, violemment bombardé pendant plusieurs jours, et au col des Journaux, a enrayé en ces points, par de vigoureuses contre-attaques, la progression ennemie. Les 23 et 24 septembre, a participé brillamment à l'attaque des hauteurs de Lesseux et du Réduit.

Enfin, le 31 octobre et 1er novembre 1914, après un hardi investissement, **A ENLEVÉ, D'UN SPLENDIDE ÉLAN, LE SOMMET DU VIOLU ET LES HAUTEURS DOMINANT LE COL DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES**. S'y est maintenu, en dépit des contre-attaques de cinq bataillons ennemis, et, par un travail acharné, a transformé cette région frontière en un centre de résistance modèle. »

2. ATTAQUE ET PRISE DE LA TÊTE DE FAUX

« La Tête du Violu prise, lisons-nous dans l'Historique du 30e B.C.A, il reste encore à l'ennemi **LA TÊTE DE FAUX**, observatoire précieux pour lui, fort gênant pour nous. A 3 ou 4 klm. de nos lignes, ses 1219 mètres dominent et voient toute la crête frontière, toutes les hautes vallées de la région, les chemins et les routes qui sont la vie de notre front, tous les trains qui arrivent à Fraize.

Des éboulis d'énormes blocs de granit, d'épais fourrés de pins rabougris que le poids des neiges couche et emmêle chaque hiver en enchevêtrements inextricables lui font une ceinture qui semble défier tous les assauts.

Le mois de novembre est très mauvais ; la pluie glacée, les tourmentes de neige rendent la vie très dure dans les noirs bois de sapins où gîtent les Chasseurs. **De nombreuses, mais discrètes reconnaissances sont faites vers le piton convoité** ; il faut étudier son chemin sans mettre l'ennemi en défiance.

LE 2 DÉCEMBRE, à 2 heures, un détachement formé de deux compagnies du 28e, des compagnies Marion, Manicacci, Touchon du 30e, quitte le Rudlin, chemine sous bois, arrive à 11 heures au pied de la Tête de Faux sans avoir donné l'éveil.

Notre artillerie, bien peu nombreuse, s'efforce d'arroser efficacement le sommet. La compagnie Touchon en avant et là droite marche directement sur le point culminant, court à travers les fourrés escalade les gigantesques éboulis ; arrêtée aux fils de fer, ses clairons sonnent la charge.

Le sommet est enlevé ; l'ennemi se retire dans ses tranchées de la contre-pente où ses renforts accourus nous arrêtent. Toute la soirée, toute la nuit, les contre-attaques se succèdent. Un dernier effort tenté à l'aube n'a pas plus de succès ; le tapis de cadavres qu'éclairent les premières lueurs du jour montre quel prix l'ennemi attachait à son observatoire. »

L'Historique du 28e n'est pas moins intéressant. « Le 27 novembre au soir, **les 1re et 5e Compagnies ainsi que la Section de mitrailleuses** sont détachées du Bataillon, et forment **avec trois Compagnies du 30e un détachement** qui, sous les ordres du capitaine Regnault, de la 1re Compagnie du 28e, **DOIT ATTAQUER LA TÊTE DE FAUX**.

Ce piton, formé d'éboulis de rochers, boisé de petits sapins épais et rabougris, de genévriers et de hautes fougères, constituait un merveilleux observatoire au centre d'un immense cirque formé, du nord au sud, par le Bressoir, le col des Bagenelles, le Rossberg, le col du Bonhomme, le col de Louschpach et le Calvaire du Lac Blanc.

Le 2 décembre, à 2 heures du matin, le détachement quitta la vallée de la Meurthe, et au milieu d'un brouillard glacial, il gravit, par des sentiers rocailleux, les pentes des Hautes-Chaumes. Au lever du jour, un court répit est accordé pour casser la croûte, aux environs de la ferme de Reichberg ; puis les colonnes s'enfoncent dans les épaisses forêts et arrivent au pied de la Tête de Faux. A 11 heures, quelques coups de canon balaient le sommet du piton, et le détachement Regnault, cheminant sous bois, escaladant les pentes presque inaccessibles, arrive devant les défenses ennemies.

Pour parvenir jusqu'au sommet, il a fallu souvent mettre le fusil en bandoulière, et s'aider des pieds et des mains pour s'agripper aux énormes éboulis, obstacles presque infranchissables. D'épais réseaux, d'arbre en arbre, forment, avec les branches de sapins, un fouillis inextricable au milieu duquel on ss fait jour à la cisaille et à la serpe. Mais ces obstacles n'arrêtent pas l'élan des chasseurs **et le sommet de la Tête de Faux est atteint** au prix de fatigues inouïes,

Un feu nourri et meurtrier accueille l'apparition des bérets bleus sur la crête. Embusqués derrière de gros rochers, l'ennemi guette et tire à coup sûr. Le capitaine d'Escodéca, qui pour l'attaque remplaçait le capitaine Regnault à la tête de la 1re Compagnie, est blessé à bout portant d'une balle à l'épaule. Le lieutenant De Pouydraguin, commandant la 5e Compagnie, est lui aussi grièvement touché. L'adjudant

Destribats est tué d'une balle en plein front, alors que sous une fusillade nourrie et à moins de 100 mètres de l'ennemi, il mettait ses mitrailleuses en batterie. Malgré les pertes sévères, les chasseurs avancent toujours, se faufilant derrière les rochers, progressant en rampant dans les futaies. La Tête de Faux **EST ENLEVÉE D'UN SEUL ÉLAN.** L'ennemi se retire dans des tranchées préparées à l'avance, **à quelques mètres** de celles d'où le détachement Regnault vient de l'expulser.

Fidèle à sa tactique, l'Allemand contre-attaque pendant toute la nuit. Au matin, les munitions manquent au moment où, dans un élan désespéré, l'ennemi sort une fois encore de ses tranchées. On défait rapidement des bandes de mitrailleuses, on ramasse les cartouches des morts et les chasseurs, craignant de ne plus avoir de cartouches, ménagent à contre-cœur leurs munitions. L'ennemi, lourdement éprouvé, regagne ses tranchées en rampant, et, pour venger cet échec, l'artillerie allemande arrose sans répit, avec des obus de gros calibre, les tranchées que le détachement Regnault lui a enlevées. »

A la suite de ce brillant fait d'armes, le 7 décembre 1914, le général Putz, commandant le 34e C.A., citait à l'ordre du Corps d'armée toutes les troupes qui avaient pris part à l'attaque de la Tête de Faux : 1re et 5e Compagnies et Section de mitrailleuses du 28e B.C.A., 1re, 4e, 6e Compagnies et Section de mitrailleuses du 30e B.C.A. « Le 2 décembre 1914, sous le commandement du capitaine Regnault, **ont chassé l'ennemi à la Baïonnette de la Tête de Faux**, après avoir escaladé sous le feu des éboulis d'énormes rochers, et **se sont ensuite maintenues sur le sommet**, malgré toutes les contre-attaques. »

L'Historique du 30e B.C.A. expose ensuite les difficultés d'organisation sur le sommet aride de la Tête de Faux, et surtout **LA TERRIBLE ATTAQUE DE LA NUIT DE NOEL**. Les défenseurs montrèrent un tel héroïsme, cette attaque fut suivie par nos populations avec une telle anxiété, que nous croyons devoir en donner le récit dans son entier, avant de déposer la plume. Ces dernières pages seront tout à la gloire des merveilleux soldats que furent dans nos régions les Chasseurs alpins en même temps qu'elles intéresseront les habitants de Fraize et des environs.

« Puis, (après la prise de la Tête de Faux), c'est le bombardement continu, les minen et tuyaux de poële, les rafales de mitrailleuses, la fusillade incessante et impitoyable, à 40 mètres, où chaque balle tue ; le vent, le froid, la neige épaisse qui tombe en tourmentes aveuglantes, les pieds gelés.

Impossible de creuser des tranchées dans le roc et la terre gelée, impossible de poser des réseaux. On se tapit dans la neige le jour, et la nuit on se fait un toit de branchages ; on pose devant soi quelques caisses pleines de terre, les « boucliers Azibert » ; on jette quelques « araignées » que la fusillade hache, que la prochaine neige couvrira.

Aux engins de mort perfectionnés de l'ennemi, nous ripostons de toute la force de nos pauvres moyens : vieux obus de 90, bombes qui datent de Louis-Philippe, pétards faits d'un paquet de cheddite ficelé a une branche de sapin.

Fiers, les Chasseurs tiennent ferme sur le rude piton ; **aux plus vaillants le poste le plus périlleux** ; le soleil qui luit leur montre le but, la plaine d'Alsace où leurs frères les attendent, le Rhin qui scintille et qu'on atteindra.

A partir, du 20 décembre, de sourds coups de mine sont entendus jour et nuit, de nouveaux préparatifs surgissent, les approches de l'ennemi apparaissent à 20 mètres du centre de la Compagnie Touchon, où les maigres fils de fer sont détruits sans cesse par les bombes et les grenades. **NOTRE LIGNE VA-T-ELLE SAUTER ?** Un peu à contre-pente, on noie de fils de fer invisibles à l'ennemi l'arrière de l'espace menacé, on aligne quelques boucliers Azibert autour de cette zone, condamnée.

Le 24 décembre, les compagnies Piot et Touchon sont en ligne, la compagnie Touchon au point le plus délicat ; un dur bombardement pendant la matinée, les 210 de la Poutroye et les gros minen de Grimaude ont donné ferme ; l'après-midi est calme, la nuit commence **remarquablement tranquille**.

SOUDAIN, A MINUIT, des hurlements et la fusillade assourdissante. Les Allemands ont surgi en masses serrées. Ils entrent dans la section Bonrepaux, au centre de la Compagnie Touchon, sur les 50 mètres où le fil de fer manque. Partout ailleurs, **pas un ne passera**, et leurs cadavres s'entasseront si nombreux et si proches que par endroits ils empêcheront le tir, par les créneaux.

Dans la partie envahie, c'est un corps à corps très meurtrier où **presque tous les nôtres submergés succombent après une lutte héroïque**. La masse grossit, s'entre-tue avec ses grenades, mais avance.

La section de réserve de la Compagnie Touchon accourt avec le capitaine, et garnit les boucliers Azibert de la deuxième ligne. La section de réserve de la Compagnie Piot bouche le trou à gauche entre la partie qui a tenu et la deuxième ligne. Les feux croisés de ces deux sections font des ravages chez les assaillants empêtrés dans les fils de fer.

Les nôtres maintiennent une fusillade enragée. Le lieutenant d'artillerie Chabert a voulu passer la nuit de Noël à son observatoire près du Sphinx. Il prend la direction du ravitaillement en cartouches ; ses ravitailleurs sont aussi héroïques que les combattants. Le chasseur Coup-la-Fronde, un bras cassé, **fait 22 fois le trajet** du dépôt de munitions à la ligne de feu, et il est beaucoup plus périlleux d'entrer dans la tranchée et d'en sortir que d'y rester. Le chasseur Pellet offre des cartouches à deux Allemands, s'aperçoit de son erreur, et les tue.

Mais les Allemands se renforcent sans cesse, les nôtres diminuent ; bientôt il ne reste plus à la section de réserve de la 6e Compagnie que les sergents Largeron et Pauchon, le caporal Crampe et huit chasseurs qui répondent à toutes les sommations : « **On ne passe pas ! Vive la France !** » et chantent la Marseillaise en continuant leur feu. L'attaque est par bonheur bien contenue partout ailleurs, où les fils de fer sont suffisants. Le lieutenant Piot accourt sous les balles pour dire: « Chez moi, ça va, la ligne tient, mais nous en tuons, nous en tuons ! » L'adjudant Colonna répond invariablement à toutes les demandes de renseignements : « Nous tiendrons ! » Le lieutenant Berge parcourt sans cesse sa ligne avec son calme prodigieux ; sa seule présence est une assurance que tout ira bien.

Arrive enfin une section de la 1re Compagnie, accourue de La Verse ; c'est la seule réserve du lieutenant Marion ; pris à partie lui aussi, il n'a pas craint de s'en défaire.

Deux assauts encore, brisés aussi. Au dernier, les Allemands ont trouvé une brèche en avant et à droite de la deuxième ligne ; ils glissent derrière la section Lespect et l'entourent. Les chasseurs tirant les uns en avant, les autres en arrière, tiennent. La section Boyer, venue de la ferme Mathieu, arrive à point pour dégager la section Lespect.

Enfin, un dernier assaut avec fifres, tambours, hurlements de : Unser Kaiser (notre Kaiser), Kaisers befehl (ordre du Kaiser), rafales de mitrailleuses dont on voit la flamme à quelques mètres. L'acharnement de l'ennemi ne sert qu'à augmenter ses pertes.

Il est 4 heures, l'**ALLEMAND N'ATTAQUE PLUS**. Dans le bout de tranchée qu'il a pris, il s'installe, entasse des boucliers en fer, des sacs à terre, une mitrailleuse. Courte et pénible installation sous notre fusillade sans répit ! Au petit jour, **le caporal Crampe bondit avec quelques chasseurs et reprend toute la tranchée perdue**. Il y trouve encore vivants quelques-uns de nos blessés ensevelis sous des piles de cadavres.

Le commandant interroge les prisonniers. Ce sont des chasseurs mecklembourgeois du 14e bataillon. Des cocardes multicolores ornent leurs shakos de cuir ou de feutre ; ils portent tous au porte-épée une dragonne verte. Le capitaine fait réunir ces dragonnes et tout à l'heure le tailleur de la Compagnie y coupera des gallons pour les caporaux. Ce seront les premiers galons verts des Chasseurs ; ils remplaceront pour un temps les trop visibles galons jonquille.

Un officier ennemi déclare que les siens ont éprouvé des pertes terribles ; il les estime **à 500 hommes mis hors de combat**. Quatre compagnies de chasseurs, deux compagnies bavaroises de pionniers ont mené l'attaque. Le dernier assaut fut fourni par la compagnie cycliste ; son recrutement était de choix, son équipement splendide. Les vainqueurs se montrent en riant les pompes de bicyclettes et se partagent les étuis de cartes, tout flambants neufs !

Les prisonniers sont groupés devant le poste du capitaine. Au moment où passe un chasseur, un simple petit chasseur de 2e classe, tous ostensiblement rectifient la position ; un feldwebel interrogé se fige dans un garde à vous impeccable, montre du menton un de ses gardiens et dit si:simplement : Die besten Truppen in der Welt ! (Les meilleurs troupes du monde !) Ultimes paroles d'admiration d'un ennemi vaincu !

Une citation entre toutes, celle du clairon Mallier, tombé la cuisse brisée, exprime l'exaltation héroïque des Chasseurs dans cette nuit de Noël 1914. « Mallier, chasseur de 1re classe, clairon à la 6e Compagnie du 30e B.C.A. Atteint des le début de l'action, dans la nuit du 24 décembre, à la Tête de Faux, d'une grave blessure, est tombé entre l'ennemi et nos réseaux de fil de fer, à quelques mètres de nos

tranchées, a entonné la Marseillaise et a crié à ses camarades qui n'osaient tirer de peur de l'atteindre : « Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Tirez, tirez donc ! Vive la France ! » Après la rafale, a répondu à ses camarades qui lui demandaient s'il était toujours là : « Oui, je viens de recevoir une de vos balles, mais je n'y suis pas encore. Les voilà qui reviennent ; ils sont tout près de moi. Allez-y, tirez ! Vive la France ! » Est mort au point du jour à la même place. »

La Compagnie Touchon, qui avait été particulièrement éprouvée, fut citée à l'ordre de l'armée, et certes elle méritait de l'être : « La 6e Compagnie du 30e B.C.A. -- Placée depuis le 2 décembre 1914 à l'endroit le plus périlleux de la Tête de Faulx, sous les ordres du capitaine Touchon, à quelques mètres des tranchées ennemies, dans lesquelles elle jetait constamment des grenades à main, **a héroïquement résisté pendant la nuit du 24 au 25 décembre** à une très violente attaque exécutée par des forces très supérieures, se maintenant sur ses positions après une mêlée à la baïonnette, où elle a perdu **le tiers de son effectif**, chantant la Marseillaise aux instants les plus critiques, et infligeant à l'ennemi par son feu et par ses contre-attaques des pertes très considérables. »

Quelles furent au juste les pertes en cette nuit de Noël ? Nous en avons une idée en consultant la liste générale des tués du 30e B.C.A, pendant la guerre. Nous relevons dans cette liste 48 noms de tués avec la mention : 25 décembre 1914, Tête de Faux. Mlle M. P., dans la dernière page de son Journal de guerre, nous renseigne parfaitement sur ce point : « La nuit de Noël, nous perdons 139 hommes (tués, blessés ou prisonniers). Les Boches ne leur ont pas laissé faire le réveillon ; ils ont attaqué. Bataille sur un petit emplacement ; ils sont tellement serrés qu'ils se battent avec la crosse de leur fusil. Mais la **Tête de Faux reste à nous.** »

Après avoir donné la citation de la Compagnie Touchon, l'Historique du 30e termine ainsi : « Puis la même rude vie recommence. Enfin, le 20 janvier, pour la première fois depuis le 9 août 1914, le bataillon est rassemblé en entier au repos à Plainfaing et à La Truche. Il reçoit des populations qui doivent leur sécurité à sa gloire **un accueil exceptionnellement cordial** ; tous les anciens du 30e en gardent un profond souvenir. »

IMP. COOP. 14, Rue des Forts, ÉPINAL

Metz à 78 kil.
Château-Salins à 38 kil.
Morhange à 46 kil.
Dieuze à 33 kil.
Blamont à 7 kil.
Sarrebruck à 81 kil.
Sarrebourg à 25 kil.
Abreschwiller à 12 kil.
Lunéville à 20 kil.
Nancy à 47 kil.
Gerbéviller à 17 kil.
Charmes à 32 kil.
Rambervillers à 7 kil.
Epinal à 20 Kil.
Remiremont à 10 kil.
Strasbourg à 29 kil.
Neuf-Brisach à 15 kil.
Dannemarie à 23 kil.
Altkirch à 21 kil.
Dornach à 7 kil.
Mulhouse
le Petit Donon
le Donon
Col du Donon
Raon-sur-Plaine
Vexaincourt
BADONVILLER
Pexonne
la Chapelotte
Allarmont
Lac de la Maix
Col de Freyé
Wisches
Grendelbruch
SCHIRMECK
la Broque
Rothau
Rosberg
Celles
BACCARAT
la Meurthe
la Plaine
Moussey
le Rabodeau
les Hautes Chaumes
le Saulcy
le Palais
Plaine
la Bruche
Fouday
Hohwald
Andlau
la Neuveville
RAON-L'ETAPE
la Petite-Raon
SENONES
Col du Chatz
St Blaise
le Champ du Feu
Col de la Charbonnière
Col de la Chipotte
Moyenmoutier
Côte d'Hortemont
Col de Steige
Steige
Etival
St Benoit
la Fontenelle
Ban-de-Sapt
SAALES
Bourg-Bruche
le Climont
VILLÉ
la Valdange
la Hure
Col de Saales
le Voyemont
Col d'Urbeis
Urbeis
Col du Haut du Bois
Nompatelize
St Michel
Col de Robache
le Spitzemberg
Lubine
la Bourgonce
Mgne d'Ormont
PROVENCHÈRES
Col de Chilimont
St DIÉ
Lusse
Col de Mont de Repos
le Taintroue
Côte St Martin
la Fave
Haut des Héraux
Liepvre
la Lièpvrette
Col du Haut Jacques
la Mortagne
Wisembach
le Giron
Ste Croix-aux-Mines
le Kemberg
Coinches
la Morte
Gemaingoutte
Taintrux
Col d'Anozel
Saulcy
Ban-de-Laveline
STE MARIE-AUX-MINES
Col de Ste Marie
Col de la Cude
BROUVELIEURES
Tête de Behouille
le Violu
Mandray
Col de Waldhauss
St Léonard
Tête de Moyen Graun
la Croix aux Mines
Aubure
BRUYÈRES
Col de Vanément
Col de Mandray
Col des Bagenelles
Col des Journaux
RIBEAUVILLÉ
le Neune
FRAIZE
le Bressoir
Anould
Rossberg
Bonhomme
Freland
CORCIEUX
Clefcy
Plainfaing
le Plafond
Col du Bonhomme
la Weiss
Riquewihr
Tête de FAUX
LA POUTROYE
KAYSERSBERG
Gerbépal
la Hardalle
la Béhine
Immerlinskopf
Granges
la Petite Meurthe
Col du Louschpach
Lac Blanc
Orbey
Ammerschwihr
le Rudlin
les Hautes Chaumes
Lac Noir
la Baroche
le Noirmont
Ingersheim
les Trois Epis
la Vologne
le Valtin
Turckheim
le Tholy
le Tanet
Lac Vert
le Linge
le Honack
COLMAR
la Cleurie
Lac de Longemer
le Kruppenfels
Col de la Schlucht
Sultzeren
VINTZENHEIM
GÉRARDMER
Lac de Retournemer
Stosswihr
Vihr-au-Val
Lac de Lispach
le Honeck
le Reichackerkopf
MUNSTER
Eguisheim
Col de Grosse Pierre
Lac de Blanchemer
la Fecht
Hattstatt
Rochesson
la Bresse
le Rheinkopf
Metzeral
Col de Bramont
le Rothenbach
Sondernach
la Moselotte
Lac des Corbeaux
Petit Ballon
Pfaffenheim
la Thur
Cornimont
Hilsenfirst
Soultzmatt
le Grand Ventron
Breifirst
Linthal
Lautenbach
ROUFFACH
SAULXURES
Ventron
la Lauch
Kruth
Buhl
Col de Morbieux
Col du Ménil
Col d'Oderen
Lac du Ballon
GUEBWILLER
Gd Drumont
Oderen
Ballon de Guebwiller ou Grand Ballon
Issenheim
Ramonchamp
Wesserling
Sudelkopf
SOULTZ
LE THILLOT
Col de Bussang
Bussang
Fresse
St AMARIN
Fort de Château-Lambert
la Moselle
Hartmannwillerkopf
Bollwiller
ENSISHEIM
Moosch
Molkenrain
St Maurice
le Gresson
Lac des Perches
Willer
Thomannsplatz
Wattwiller
Ballon de Servance
Fort
Ballon d'Alsace
Col des Charbonniers
Bitschwiller
Steinbach
Uffholtz
THANN
CERNAY
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 Kil

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace
Préface
Introduction

PREMIÈRE PARTIE

L'occupation des Cols, et des Vallées.
Situation critique en Lorraine

DEUXIÈME PARTIE

L’offensive allemande entre la Meurthe et les Vosges
A la Tête de Behouille
Au Col des Journaux
Vers la Victoire

APPENDICE

La prise du Violu et de la Tête de Faux

PLANCHES HORS TEXTE

Statue de la reconnaissance (Frontispice)
Carte : l’Occupation des Cols. Les batailles autour de Fraize.